

Rapport moral : AG du 22 mars 1999

Evelyne Séchaud

Chers Collègues,

L'APF vient d'être endeuillée par le décès le 11 mars de Camille Laurin. Il avait fait parti de la S F P et du groupe fondateur de l'APF en 1964. Il vivait à Montréal où il avait assumé, entre autres, les fonctions de Ministre de l'Education.

La communauté psychanalytique internationale a perdu également cette année deux analystes que nous connaissions bien : Joseph Sandler ancien président de l'IPA et James Innes-Smith de la société belge et président élu de la FEP.

Mais la vie continue... De nouveaux Membres Sociétaires ont été élus cette année qui participent donc pour la première fois à notre Assemblée Générale et que je souhaite accueillir chaleureusement. Ce sont : Françoise Couchard, Josef Ludin et Josiane Rolland que je me réjouis de compter parmi nous.

A ce jour, l'association compte donc 61 Membres, 34 Titulaires et 27 Sociétaires. Le groupe des Sociétaires reste numériquement faible. Cependant, je sais qu'un certain nombre d'analystes dont le cursus a été validé rédigent leur mémoire. On peut donc espérer voir prochainement le nombre des Sociétaires augmenter. L'effectif de l'association s'est accru ces dernières années, ce qui manifeste le dynamisme de notre groupe qui se donne ainsi les moyens de renouveler les générations. L'institut de formation comprend à ce jour 184 analystes en formation.

Une année s'est donc écoulée, que je n'ai pas vu passer, prise avec mes collègues du Conseil dans le mouvement très vif d'un courant qui rassemble les affaires habituelles, la réalisation de nouveaux projets, la poursuite de l'élaboration de différentes questions récurrentes. Le conseil s'est réuni 12 fois. Ce fut l'occasion d'une mise à l'épreuve de nos idéaux et de nos compétences, avec le souci de répondre aux problèmes actuels dans la continuité de l'histoire de l'APF mais aussi de son évolution dans le monde d'aujourd'hui. Ainsi, l'idée d'une ouverture désormais nécessaire à nos yeux a fait son chemin et trouvé des voies nouvelles mais aussi repris des voies déjà tracées par nos prédécesseurs.

Nous avons voulu que ce mouvement soit manifeste tant au dedans qu'au dehors. A l'intérieur, dans le cadre de nos activités scientifiques traditionnelles par la sollicitation de collègues qui n'avaient jusque là pas encore pris la parole, ou encore de collègues qui ne s'étaient pas exprimés depuis longtemps. Nous avons recherché de cette façon à poursuivre l'expression de la pluralité des modes de pensée au sein de l'unité de notre association. Dans le même esprit nous vous proposerons le 20 juin prochain une journée intitulée " Points de vue" où seront exposés et discutés différents travaux de recherche en cours. Mais c'est surtout dans nos activités tournées vers l'extérieur que nous avons voulu réaliser cette politique. Nos Soirées de l'APF "Penser la psychanalyse" qui ont obtenu un très vif succès ont pour objectif de témoigner de la pensée psychanalytique à l'APF à travers l'originalité des auteurs qui s'y sont exposés. Nous reprenons également la conception et la réalisation d'une Journée ouverte en décembre prochain, sur le thème : "le fantasme : une invention ?", dans la continuité de la journée sur le Signifiant organisée par le précédent Conseil, mais en apportant quelques modifications qui visent à favoriser davantage les débats. Notre politique de présence enfin s'exerce à l'égard des autres Sociétés françaises et étrangères ainsi que des institutions internationales. Avec la SPP nous co-organisons sur le plan scientifique le prochain congrès des psychanalystes de langue française, et aussi pour l'année prochaine, la conférence sur la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent dans le cadre de la FEP, Il s'agit pour nous de manifester la présence vivante et dynamique de la pensée scientifique de l'APF dans la psychanalyse d'aujourd'hui. Dans le même esprit nous organisons actuellement une intervention de l'APF avec la Société Belge de Psychanalyse. Enfin, je participe à un comité au sein de la FEP qui réexamine la politique de la FEP. Là encore il s'agit pour moi de faire entendre activement la voix de l'APF en dehors de ses limites internes en valorisant la dimension scientifique de nos apports.

LES ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES

Nos activités scientifiques sont bien évidemment l'un des axes majeurs de notre raison d'être, l'autre étant la formation. C'est dire l'importance que nous lui donnons dans nos réflexions au niveau du Conseil, dans l'élaboration de nos réalisations, dans nos échanges avec les autres sociétés nationales ou internationales.

Le Conseil a travaillé en étroite collaboration avec le comité scientifique essentiellement à travers son secrétaire scientifique André Beetschen qui assume une fonction d'interface vis-à-vis de ces deux instances. Le comité scientifique est composé de Daniel Widlöcher, Laurence Apfelbaum, Jacques André, Jean-Philippe Dubois et Corinne Ehrenberg. Certaines activités ont été entièrement conçues et gérées par le Comité scientifique, avec l'accord du Conseil, ce sont les Samedis Scientifiques, nos Entretiens, où a été invité, à chaque fois, un analyste d'une société étrangère, ainsi que la journée "Points de vue". Par contre, les Soirées "Penser la psychanalyse" ont été le domaine plus réservé du Conseil, et enfin la journée ouverte de décembre prochain nécessite une coordination plus complexe pour laquelle nous avons repris le schème de travail utilisé par le précédent Conseil et le Comité scientifique alors sous la responsabilité de Catherine Chabert.

Débats du samedi

Nous n'avons rien changé à la formule initiée par le Conseil précédent qui fonctionnait déjà depuis deux ans à la satisfaction générale. Pour cette année, le Comité scientifique a souhaité ne pas proposer de thème général. Les trois samedis ont donc porté sur des questions différentes. Nous avons ainsi entendu, le 17 octobre, deux exposés sur la honte, sujet peu souvent abordé et sur lequel ont travaillé Claude Barazer avec "Hontes sans issue" et Dominique Maugendre "La honte : un sentiment déraisonnable". Le 16 janvier, Jean-Yves Tamet et Blandine Foliot ont repris la question difficile du féminin sous l'angle du narcissisme primaire, le premier avec "la place de l'enfant dans la féminité" et la deuxième avec " Le père en question". Enfin nous avons entendu, samedi dernier dans un vrai débat sur l'affect, sujet de nouveau d'actualité puisqu'il fera aussi l'objet du Congrès de Santiago, Jacques André " Le point de toucher" et Daniel Widlöcher "Identifier l'affect inconscient".

Les Entretiens

Ceux de juin avaient été élaborés par l'équipe précédente et étaient intitulés "Sublimations". Hélène Widlöcher a animé et

dirigé les débats. Yves Bonnefoy nous a parlé de "Poésie et sublimation". Jean Laplanche, malencontreusement empêché, n'a pu venir. Nous avons organisé "au débotté" une table ronde avec André Beetschen, Guy Rosolato et Jean Starobinski. Enfin, nous avons entendu Josef Ludin dans un exposé sur "La création du sujet".

Les Entretiens de décembre ont été dirigés par Pierre Fédida. Le thème "Trajets du devenir conscient " a fait l'objet des exposés de Corinne Ehrenberg " La neutralité à l'épreuve de l'inertie traumatique ", d'Antonio Alberto Semi (Membre de la Société psychanalytique Italienne) "La nécessité d'un pléonasmisme partiel" et de Michel Gribinski "La conscience hypothétique".

Les Soirées ouvertes intitulées "Penser la psychanalyse"

Nous avons fait appel à trois des fondateurs de l'APF dont la pensée constitue une oeuvre de référence. Ainsi ont été présentés trois exposés : le 19 novembre, celui de Daniel Widlöcher "Qui a peur de l'interprétation ?" dont j'ai été la discutante ; le 21 janvier, celui de Jean Laplanche "Sublimation et/ou inspiration" discuté par François Gantheret ; le 11 mars, celui de Wladimir Granoff "Transmette la psychanalyse : une aventure de l'esprit " avec les interventions d'André Beetschen et de Danielle Marguerit.

Enfin au chapitre scientifique, je mentionnerai outre l'activité éditoriale intense de plusieurs membres de l'APF, trois récompenses obtenues par trois de nos Membres :

La prestigieuse "Sigourney award in psychoanalysis" de l'American Psychoanalytic Association, a été attribuée à Daniel Widlöcher.

Jean Laplanche a été promu Docteur Honoris Causa de l'Université d'Athènes et a donné à cette occasion une Leçon magistrale sur La Sublimation.

Jean-Claude Rolland a reçu le prix AU.TR.ES du meilleur essai 1998 pour son livre *Guérir du mal d'aimer*.

LA FORMATION

Le Collège des Titulaires s'est réuni trois fois dans l'année. Outre l'élection des trois Membres Sociétaires que j'ai le plaisir d'accueillir aujourd'hui, le collège a procédé à la validation du cursus de sept analystes en formation.

Nous avons également engagé une discussion sur les problèmes soulevés par la sélection des candidats à l'Institut de formation et les différentes réponses que nous sommes

amenés à donner à ces candidats. Dominique Clerc-Maugendre a ouvert notre débat sur ces questions délicates.

Enfin, la journée de l'Institut de Formation a été consacrée à la clinique de la supervision, avec deux exposés introductifs, celui de Jean-Claude Rolland et celui de Jean-Claude Lavie. Ces différents thèmes n'avaient pas été abordés jusque là, à ma connaissance du moins.

Deux de nos membres éminents ont demandé à se retirer de la liste des analystes en exercice à l'Institut de Formation. Ce sont J.B. Pontalis et Didier Anzieu. L'un et l'autre ont formé plusieurs générations d'analystes. Ils restent membres du Collège des Titulaires.

Le fonctionnement de l'Institut de Formation ne pose pas de problèmes majeurs actuellement. Le tour au Comité de Formation naguère très lent, s'est accéléré ces dernières années du fait du refus fréquent de certains collègues de prendre leur tour. Il s'agit le plus souvent de collègues qui ont déjà beaucoup donné pour le fonctionnement de ce Comité. D'avoir assumé ces fonctions récemment m'a cependant convaincue de leur intérêt majeur qui nous donne l'occasion d'une réflexion permanente sur nos conceptions de l'analyse et des modes de formation. La formation à l'APF est dans un processus dynamique, comme va vous le commenter plus en détails la Secrétaire du Comité de formation, Hélène Widlöcher. Notre modèle de formation constitue une référence importante pour les autres sociétés, ce qui nous est confirmé par nos contacts à l'étranger, par exemple lors de la conférence sur le training qui s'est déroulée dans le cadre de la FEP à Athènes au mois d'octobre dernier. Ou encore par le fait que le COMPSED, comité de l'IPA pour l'éducation en psychanalyse, m'a demandé de présenter la doctrine de la formation à l'APF à la Réunion des Directeurs d'Institut de Formation lors du prochain congrès de Santiago.

Otto Kernberg se montre lui aussi très intéressé par ce qu'il appelle le "modèle français" dont l'APF serait le plus pur représentant. Malheureusement, la présentation qu'il en a fait récemment lors d'un congrès à Lausanne et dont le compte rendu a paru dans le dernier numéro de la Newsletter, contient à la fois des informations erronées et une interprétation étonnante. Sans entrer dans le détail, il était dit que "quatre ou cinq supervisions sont requises qui correspondent en intensité à une analyse personnelle", et aussi que "les dangers de ce modèle... sont l'installation d'une oligarchie et l'élitisme, entraînant la formation de tendances paranoïdes chez les membres et régressives chez les candidats"! J'ai répondu

une lettre très circonstanciée reprenant point par point les éléments du texte de Otto Kernberg. A la suite de ce courrier, Otto Kernberg m'a parlé longuement au téléphone, pour m'assurer de son adhésion au modèle de l'APF et me dire que ses sources étaient issues d'un rapport d'André Lussier, membre francophone éminent de la Société canadienne. J'ai maintenu ma demande de la publication de ma lettre dans la Newsletter, arguant que si le modèle APF était jugé digne d'intérêt, il valait mieux le présenter dans sa vérité, comme d'ailleurs cela avait été fait récemment par Michel Gribinski dans un texte publié par le Bulletin de la FEP. Nous en sommes là.

L'ENSEIGNEMENT

Le Comité de l'enseignement, sous la responsabilité de Lucite Durrmeyer, comprend André Beetschen et moi-même, ex-officio, Dominique Clerc-Maugendre qui représente le Collège des titulaires, Catherine Doche, Philippe Castets, Bernadette Ferrero et Sylvie de Lattre. Cette composition qui rassemble des analystes occupant des positions différentes par leur statut, par leurs fonctions, par leur lieu d'exercice à Paris et en province reflète ce que sont l'enseignement et la recherche psychanalytique à l'APF: l'affaire de tous ; l'occasion de participer à la vie de l'APF au plus près de l'analyse, en fonction de l'évolution de la formation de chacun. Le Comité s'est réuni trois fois cette année. Le travail d'organisation s'accompagne nécessairement d'une réflexion sur la nature et les implications analytiques des activités proposées. Celles-ci sont en effet très variées et couvrent un éventail largement déployé qui offre, au delà des contenus, un rapport à l'objet d'étude et des relations aux responsables des groupes fort différents. Autrement dit : de la transmission opérée dans une relation transférentielle dissymétrique à l'échange collégial où les participants sont du même côté par rapport à l'objet épistémologique. En un mot, ces activités me paraissent correspondre au parcours d'une formation.

Le groupe d'accueil et de réflexion, conduit par Laurence Kahn et Jean-Claude Arfouilloux, remplit sa mission : initiation à la formation à l'APF, et accueil d'une classe d'âge qui permet aux participants de nouer rapidement des contacts. Ce groupe est un groupe ouvert qui comprend actuellement 10 participants. Tous les candidats admis à la formation cette année en font activement parties.

Les mardis autour de la pratique organisés cette année par Blondine Foliot et animés par Raoul Moury et Hélène Widlöcher connaissent une participation importante et dynamique. Ils interrogent le processus analytique et

ses vicissitudes à partir d'une séquence analytique. Se sont exposés à ce travail qui implique et engage nécessairement, Joëlle Fargeas-Noël, Frédéric Missenard, Nicole Oury, Athanassios Alexandridis, et prochainement Anne Robert-Pariset.

Les rencontres débats autour d'un texte continuent de chercher un nouveau souffle. Cependant trois ont eu lieu cette année : autour du livre de Jean-Claude Rolland *Guérir du mal d'aimer* le débat a été organisé par Jacques André et Yvette Doré ; à Lyon, Elisabeth Cialdella et Kostas Nassikas ont interrogé Jean Guillaumin sur son livre *Le moi sublimé* ; enfin, est prévu un débat organisé par Philippe Castets, Bernard Dewitte et Dominique Suchet sur l'article de Laurence Kahn "*Le défaut*" paru dans le *Fait de l'analyse*. La continuation de cette activité reste incertaine. Une réunion a été récemment proposée par Lucile Durrmeyer aux analystes en formation qui souhaiteraient discuter un texte l'année prochaine ; un seul s'est présenté ! De fait, en l'absence d'un petit groupe d'analystes en formation responsables de cette activité, le comité de l'enseignement invite les analystes en formation, individuellement ou regroupés, à faire des propositions de rencontre avec des auteurs d'articles (plutôt que de livres) permettant une discussion en général plus dynamique. Nous souhaitons que cette activité reste à l'initiative des analystes en formation. La baisse actuelle d'intérêt pour cette activité est peut-être simplement le résultat d'une autre répartition de l'investissement des analystes en formation.

Nous avons en effet inauguré cette année des séances de lecture de textes de Freud sous une forme originale : un analyste sollicité, différent à chaque fois, choisit un texte de Freud dont il propose son commentaire. Ont accepté d'y participer cette année : Jean Laplanche, pour exposer "*Des transpositions pulsionnelles en particulier dans l'érotisme anal*", Pierre Fédida, empêché, reporte à l'année prochaine son commentaire de "*la Gradiva*", Roger Dorey va étudier "*Un enfant est battu*", Marie Moscovici va parler du penchant à l'agression dans *Malaise dans la culture* et Laurence Kahn discutera "*Le problème économique du masochisme*", J'ai beaucoup tenu, soutenue par le Comité de l'enseignement, à cette lecture de Freud qui reste, pour nous à l'APF, le fondement de notre formation.

Les séminaires et les groupes de travail et de recherche sont toujours aussi nombreux témoignant du dynamisme de notre association, du désir partagé de travailler ensemble et de l'importance que nous donnons à l'enseignement et la recherche psychanalytique.

Grâce à l'efficacité de Lucile Durrmeyer qui a incité les responsables des groupes à répondre à notre questionnaire,

nous pouvons vous présenter les résultats suivants quant à la participation : sur les 185 analystes en formation, à la date de l'enquête

- 123 analystes en formation fréquentent de 1 à 5 groupes, soit 66,5 %
- 62 ne participent à aucun groupe, soit 33,5 %

Ces chiffres sont difficiles à comparer aux années précédentes où n'avaient pu être obtenus que des résultats partiels. Il me semble néanmoins qu'ils manifestent un dynamisme réel : les 2/3 des analystes en formation sont actifs et le plus souvent très actifs (80 % de ceux qui participent, sont dans au moins 2 groupes différents. Certains fréquentent jusqu'à 5 groupes!)

Dans les groupes internes réservés aux analystes en formation à l'APF :

- Sur 19 groupes animés par des membres de l'APF, 16 ont eu lieu regroupant de 3 à 19 participants (14 groupes ont au moins 7 participants ou plus)
 - Les 9 groupes animés par des analystes en formation ont eu lieu avec 2 à 15 participants. (5 groupes ont au moins 5 participants)
- Dans les groupes ouverts la fréquentation des analystes de l'APF est moindre ; c'est aussi seulement dans cette catégorie que 2 responsables de groupe n'ont pas répondu :
- Sur 7 groupes animés par des membres, 6 ont répondu et sur ces 6, 5 groupes ont eu entre 2 et 12 participants en formation à l'APF
 - Sur 3 groupes animés par des analystes en formation, 2 ont répondu qui ont eu entre 2 et 5 participants en formation à l'APF

A ces résultats, j'ajouterai trois remarques :

- Comme les années précédentes, nous n'avons aucune information quant à la fréquentation de l'enseignement universitaire ou hospitalier par les analystes en formation à l'APF. Je proposerai donc que ces enseignements ne figurent qu'à titre informatif dans notre programme et ne soient plus inclus comme activités d'enseignement de l'APF.

- Un souci : 6 analystes en formation ne participent qu'à leur propre groupe ! Parmi eux, un seul est en fin de cursus. Cette donnée chiffrée soulève l'hypothèse d'un état de malaise de ces analystes à s'insérer dans notre " tissu associatif " expression chère à Jean-Claude Rolland dont je partage la préoccupation, sans permettre d'inférer bien sûr la nature de cette difficulté.

- enfin 9 groupes (parmi les 28 groupes réservés aux analystes à l'APF), sont fréquentés par 19 Membres (17 sociétaires et 2 titulaires). Cette tendance s'est largement

accrue par rapport à l'année dernière, ou simplement publiquement affirmée. Je ne crois pas qu'on puisse l'interpréter uniquement, comme le faisait Michel Gribinski dans son dernier rapport moral, comme une nostalgie du temps de la formation. Il me semble davantage voir dans cette participation le désir de partager des préoccupations, des interrogations, une élaboration en cours, issues de la pratique analytique, à l'intérieur de groupes conviviaux, avec des collègues dont les différences de statut s'effacent. Un esprit démocratique et analytique bien dans le style de l'APF somme toute !

AUTRES MODALITÉS DU FONCTIONNEMENT ORGANIQUE DE L'APF

Je regroupe sous cette rubrique la journée des membres, Documents et Débats, la bibliothèque.

La Journée des Membres a eu lieu le 6 février. Dans le but de prolonger et d'approfondir notre réflexion à partir de la précédente journée, nous avons choisi pour thème : "La psychothérapie dans la psychanalyse". Ce titre reprenait l'intitulé de l'exposé de Pierre Fédida à la journée de février 1998. Cette année, Catherine Doche, le matin et Dominique Maugendre, l'après-midi nous ont proposé des questions qui ont relancé le débat, notamment sur le plan théorico-clinique.

Le problème des rapports entre psychothérapies et psychanalyse reste très vif. C'est aujourd'hui une question préoccupante pour toutes les sociétés en Europe, voire dans une grande partie du monde analytique. A cette question, les réponses données varient beaucoup d'un pays à l'autre. Cette question rassemble plusieurs aspects : politique et économique, scientifique et de formation. Confrontée en début de mandat à la pression exercée par l'angoisse concernant l'avenir de la psychanalyse en France dans sa dimension professionnelle et scientifique, j'ai constitué un comité ad hoc composé de Pierre Fédida, Dominique Maugendre, Daniel Widlöcher et moi-même. Ce comité a mis l'accent sur la vigilance à avoir à l'égard des initiatives des pouvoirs publics, sans les anticiper. Mais surtout sur l'importance d'une réflexion théorico-pratique sur les différents aspects psychothérapeutiques engagés dans la psychanalyse. La journée des Membres allait dans ce sens et a permis un débat très ouvert, en écho permanent avec notre pratique d'analyste et nos difficultés à travailler les moments ou les dimensions psychothérapeutiques de l'analyse. Les textes de Catherine Doche et de Dominique Maugendre paraîtront dans Documents et Débats.

La responsabilité de Documents et Débats a été reprise avec efficacité par Françoise Brelet avec la collaboration de Bernard de la Gorce et Jean-Yves Tamet. Le contenu habituel et le rythme de parution sont maintenus. La liste des publications de l'année (de mars à mars) des membres et des analystes en formation figurera dans le prochain numéro comme Jacques Le Dem en avait restauré l'usage.

Nous avons aussi réalisé un rassemblement des Sommaires de Documents et Débats qui peut être consulté au secrétariat.

La bibliothèque

Le travail d'informatisation du catalogue ne s'est terminé qu'en juillet. Compte tenu du coût de l'ensemble de cette opération, il serait très souhaitable que cette bibliothèque soit utilisée... Je ne peux donc qu'en rappeler à tous l'existence et inviter à sa consultation. Nous ferons un bilan l'année prochaine pour évaluer l'usage qui est fait de cette bibliothèque et formuler des propositions pour l'avenir.

Nous allons aussi avoir à prendre des décisions concernant la création d'un site WEB.

RELATIONS EXTÉRIEURES

Avec la SPP

Nos échanges sont fréquents et amicaux, grâce notamment à la personnalité de Jean Courmut. Nous avons eu une rencontre des deux bureaux sur l'invitation très conviviale de la SPP. Ces rencontres sont maintenant régulièrement établies. Elles permettent un tour d'horizon général et la possibilité d'échanges informels tout à fait sympathiques. Sur les questions d'ordre politique, nous avons le plus souvent des positions assez différentes, fidèles en somme à nos orientations initiales. C'est ainsi que nous divergeons quant aux interventions de défense professionnelle, ou sur l'intérêt de prises de positions médiatiques. Mais le dialogue reste très ouvert.

Sur le plan scientifique notre collaboration s'est beaucoup renforcée ; et c'est dans ce domaine que nos échanges sont les plus intéressants. Ainsi, à l'invitation des responsables du Congrès des psychanalystes de langue française, Gérard Bayle et Georges Pragier, nous sommes devenus co-organisateur de ce congrès sur le plan scientifique avec une participation au Comité scientifique de Laurence Kahn et de moi-même. L'APF va donc être très largement "active" à ce congrès sur

"Les enjeux de la passivité" au mois de mai prochain. Outre le rapport brillant et sensible de Catherine Chabert, les contributions de membres de l'APF seront nombreuses.

J'ai représenté l'APF au congrès précédent qui a eu lieu à Lausanne en mai 1998 avec la co-organisation de la Société suisse. Seule Anne Robert-Pariset a participé à ce congrès. Cette très faible participation APF était sans doute en grande partie due aux deux thèmes de ce congrès : "Le fonctionnement opératoire dans la pratique psychosomatique" avec un rapport de Claude Smadja et "Le problème économique de l'analité" avec un rapport de Alicia Scheingart-Gitnacht .

Le Séminaire de perfectionnement de la SPP a invité cette année encore un membre de l'APF à intervenir dans un débat théorique et clinique portant cette fois sur le thème du narcissisme. Dominique Clerc-Maugendre y a apporté une contribution très appréciée. Elle a ainsi succédé aux autres membres de l'APF qui sont intervenues les années précédentes, Catherine Chabert, André Beetschen et moi-même.

Relations avec le IVème groupe.

Ces relations restent chaleureuses. Marie-Claude Fusco et Nathalie Zaltzman sont de fidèles participantes à nos entretiens et à nos nouvelles soirées du jeudi. Nous sommes régulièrement invités aux manifestations scientifiques du IVème Groupe. J'ai ainsi participé le 30 janvier à une de leurs journées scientifiques avec des exposés d'Eduardo Colombo et Sophie de Mijolla sur "*les théories infantiles sur la sexualité et la mort.*"

Relations avec les organismes internationaux

Au fil des années, ces relations ont pris une place de plus en plus importante, tant au niveau de l'énergie qu'elles mobilisent que du coût financier qu'elles représentent, comme le soulignait déjà Jean-Claude Rolland dans son rapport de 1995. L'évolution technologique des moyens de communication accélère le processus. Nous recevons donc des kilomètres de fax dont le contenu est souvent redondant et la lecture fastidieuse. La machine administrative prend le plus souvent le pas sur les intérêts psychanalytiques ! Pourtant beaucoup de choses semblent bouger aussi bien à la FEP qu'à l'IPA.

La FEP

J'ai représenté l'APF aux deux réunions du Conseil (qui regroupe les présidents et le bureau exécutif), l'une à Amsterdam du 17 au 19 avril 1998, l'autre à Rome du 6 au 8 novembre dernier.

La fin de mandat d'Alain Gibeault a soulevé toute une vague de remises en question du fonctionnement de la FEP. Lors de la dernière réunion du Conseil à Rome s'est constitué un comité de réflexion chargé d'élaborer des propositions répondant aux souhaits des présidents. Je participe à ce Comité présidé par Emma Piccioli, vice-présidente de la FEP et réunissant également Irma Brenman Pick (British Society), Abigail Golomb (Israël), Gabriele Junkers (Société Allemande), Agneta Sandel (Société Suédoise) et Imre Szecsödy, Vice-président de la FEP. J'ai insisté sur la vocation initiale de la FEP de favoriser les échanges scientifiques entre les sociétés. Ces dernières années, la FEP s'est un peu trop soucieuse de la défense des intérêts professionnels ou de la formation, en Europe de l'Est notamment ; ces fonctions sont en réalité du domaine de l'IPA. Ainsi les aspects politiques avec les luttes d'influence inévitables tendent à détourner la FEP de sa fonction scientifique.

Le décès brutal de James Innes-Smith qui devait prendre ses fonctions de président lors du Congrès de Berlin le 25 mars 99, conduit le bureau actuel à prolonger son mandat de 6 mois, pour organiser une nouvelle élection et solliciter des candidatures.

En bref, nos participations aux différentes manifestations :

- La conférence sur l'analyse d'enfant et d'adolescent s'est déroulée à Stockholm en avril 98. La discussion remarquée introduite par Jean-Claude Arfouilloux a conduit la FEP à souhaiter prolonger le débat avec les positions françaises en invitant les deux sociétés SPP et APF à organiser cette prochaine conférence qui aura lieu à Paris en avril 2 000.

- Au séminaire des membres associés à Munich en juin 98, ont participé Anne-Marie Duffaut et Frédéric Missenard. J'ai réitéré notre demande de participer en tant que membres superviseurs à ce séminaire. Après plusieurs tergiversations, j'ai appris que le superviseur français retenu était... Marilia Aisenstein. Mais promesse m'a été faite que l'année prochaine la FEP ferait appel à un membre de l'APF Je vais donc persévérer dans ma demande...une fois de plus !

- La conférence entre analystes européens (FEP) et nord-américains (NAIPAG) a eu lieu à Santa Marguerita Ligure en juillet 98. Daniel Widlöcher y a représenté l'APF

- Le symposium scientifique qui a eu lieu à Jérusalem, avait été initialement prévu en mars et reporté au 28 août 98. Jean-Claude Rolland y a fait un exposé intitulé : "*Quelques conséquences psychiques de la différence entre une communication analytique et une communication*

scientifique." Danielle Margueritat, Hélène Trivouss-Widlöcher et Daniel Widlöcher ont également participé à cette rencontre.

- Le 7ème congrès des psychanalystes formateurs s'est déroulé à Athènes en octobre 98. J'y ai représenté l'APF en compagnie de Hélène Trivouss-Widlöcher et Danielle Margueritat. L'exposé présenté par Sylvie Faure-Pragier sur le modèle de formation à la SPP nous a permis de réagir et de faire entendre les points communs et les différences entre nos deux modèles de formation.

A l'articulation des objectifs de la FEP et de l'IPA se situe l'intervention de Laurence Kahn à Vilnius. Cette année encore, en mars, Laurence Kahn a répondu à la demande du groupe lituanien qui s'ouvre depuis quelques années à la psychanalyse. Au cours d'une semaine de travail elle a proposé séminaires, lectures de Freud et écoute de matériel clinique. La réflexion sur la nature de l'aide que nous pouvons apporter aux nouveaux groupes des pays de l'Est reste un impératif, et surtout la coordination des interventions des différentes sociétés.

L'IPA

Elle aussi évolue, se réorganise. Otto Kernberg met en place ce qu'il a appelé "a task force", une mission à résonance militaire, pour évaluer l'efficacité, le fonctionnement et le coût des différentes structures de l'IPA. Actuellement, il y a un nombre très élevé de comités divers composés de membres de différents pays dont les rencontres, le travail en commun entraînent des frais financiers considérables. La chambre des délégués, maintenant tout à fait fonctionnelle, coûte aussi beaucoup d'argent. Tout cela est à apprécier en fonction des objectifs de l'IPA.

De l'IPA nous viennent des questions préoccupantes. Ainsi, le développement considérable du nombre de sociétés reconnues par l'IPA pose le problème du maintien des critères de formation et par conséquent de la nature de l'analyse. L'inclusion des sociétés de psychothérapie, qui semble la politique actuelle de Otto Kernberg pose à terme la question du devenir de la psychanalyse telle que nous la pratiquons encore en France. En outre, le souci de justifier socialement

l'intérêt de la psychanalyse par des recherches quantitatives pose des problèmes épistémologiques majeurs. Ces questions récurrentes prennent selon les moments une acuité qui nécessite des prises de position claires. C'est ainsi que nous avons eu à nous prononcer sur le programme de recherche de l'IPA qui bénéficie de fonds très élevés. Si certains champs de la psychanalyse appliquée peuvent faire l'objet de recherches utilisant des méthodologies objectivantes, la recherche en psychanalyse ne peut se faire qu'en référence à la cure et à la métapsychologie de son processus.

Autre question récurrente, véritable serpent de mer qui réapparaît régulièrement : celle du code d'éthique. On peut comprendre le souci de légiférer de l'IPA confrontée à des législations diverses selon les pays et à des situations délictuelles. Mais ce faisant l'IPA se transforme en société professionnelle, ce qui peut satisfaire certaines sociétés (dans les pays d'Europe du Nord par exemple) mais ne répond pas à nos conceptions à l'APF. A la suite de la demande fortement exprimée par l'IPA de nous doter d'un code d'éthique sur le modèle de celui élaboré par le comité d'éthique de l'IPA, nous avons été amenés à consulter les membres de l'APF. Finalement nous avons confirmé les positions déjà prises dans le passé par le conseil présidé par Raoul Moury*. Depuis décembre dernier, nous n'en avons plus de nouvelles...

Dans ce contexte général, les élections aux postes de responsabilité prennent une grande importance. Vous savez que Daniel Widlöcher est candidat à la présidence de l'IPA. Je ne peux que vous inviter à participer sans défaillances à ce vote pour lequel vous avez dû recevoir les bulletins. Je vous rappelle aussi que vous ne pouvez exercer ce droit de vote que trois ans après votre élection en tant que Membre Sociétaire.

La Chambre des Délégués va être en partie renouvelée, par l'élection en Europe de trois nouveaux membres en remplacement des trois sortants dont Jean-Claude Rolland. Les candidats qui se présentent sont élus par les présidents des Sociétés. La SPP propose la candidature de Marilia Aisenstein, pour l'élection qui va avoir lieu à Berlin. La société qui a eu un délégué doit attendre trois ans avant de pouvoir proposer un autre candidat.

*Depuis juin 1989, les statuts de l'APF prévoient que le collège des titulaires est habilité à traiter toute question relevant de la déontologie (art. 11 des statuts). En 1991, à la suite du premier projet de code d'éthique de l'IPA, une consultation des membres de l'APF ainsi qu'une réunion des anciens présidents de l'APF ont conclu dans un mémorandum qui recueille toujours l'adhésion de tous, qu'il convient de distinguer - les règles de fonctionnement déontologiques et professionnelles qui sont du ressort des législations et des jurisprudences de chaque pays - l'éthique de la psychanalyse qui s'articule, elle, intimement à la formation, à la pratique de la cure et à la théorie psychanalytique. L'APF met en œuvre l'éthique de la psychanalyse dans la cohérence des règles et des statuts qui la régissent, et en accord et harmonie avec les règles de l'IPA.

Jean-Claude Rolland est venu nous parler au sein du Conseil de son expérience à cette Chambre des délégués. Il a participé aux débuts et à la mise en place progressive de ce nouvel organisme qui est maintenant tout à fait fonctionnel. Cette Chambre est originale puisqu'elle est composée de représentants des Sociétés (27 membres, 9 par régions) alors que l'IPA est une association de membres et non de sociétés. Les petites sociétés (quant au nombre de leurs membres) peuvent donc s'y faire entendre au même titre que les sociétés pléthoriques. Elle est un lieu d'échanges, de discussions, sur tous les sujets qui concernent l'IPA. Elle n'était initialement qu'une Chambre consultative. Elle tend à devenir partie prenante des décisions du bureau exécutif dans la mesure où 3 de ses membres participent à ce bureau. Dans ce cas la dérive politique de recherche du pouvoir devient un risque en même temps que celui d'une résistance à l'analyse opérant à l'intérieur.

Enfin je dois mentionner les rencontres d'Otto Kernberg avec les présidents et les membres de la Chambre des délégués. L'une a eu lieu à Londres le 1^{er} août avec un ordre du jour si dense qu'on a eu le sentiment de courir d'un sujet à l'autre sans rien traiter vraiment. Une autre réunion, au niveau seulement européen, est prévue à Berlin cette semaine. Le congrès des psychanalystes de langue française à Lausanne en mai dernier a été aussi pour Otto Kernberg l'occasion d'une rencontre informelle avec les présidents européens présents. Ces contacts pourraient être tout à fait importants... si nous en retirions l'impression d'être véritablement entendus...

L'IPA organise aussi des rencontres scientifiques. Ainsi a eu lieu du 27 au 29 juillet à Paris une conférence intra culturelle et interculturelle sur le thème de la temporalité. La notion d'après-coup dont la référence semble spécifique de la psychanalyse française a été au centre des débats. Cette conférence a été organisée par Haydée Faimberg avec une participation sur invitations. Jean Laplanche y a présenté un travail sur " le temps et l'autre " discuté par Daniel Widlöcher. Jean-Claude Rolland a participé à une table ronde ; André Beetschen et Catherine Chabert ont animé des ateliers. J'ai moi-même participé activement à un atelier où j'étais la seule Française.

Le grand congrès de l'IPA qui a lieu tous les deux ans et qui est ouvert à tous les membres et aux analystes en formation va

avoir lieu à Santiago du Chili en juillet prochain sur le thème de l'Affect. Daniel Widlöcher est responsable scientifique pour l'Europe. Catherine Chabert et Dominique Maugendre participent à la sélection des textes proposés.

Le congrès suivant aura lieu à Nice en juillet 2001. C'est à ce moment-là qu'entrera en exercice le nouveau Président que nous élisons maintenant. L'organisation de ce congrès est dévolue en partie à l'IPA, en partie à un comité local. Nous nous retrouvons donc co-organisateurs de ce congrès avec la SPP. Le comité local est composé à part égale des présidents de chaque société, Jean Cournut et moi-même ; des secrétaires généraux, Jean-Claude Arfouilloux et Michel Vincent, des trésoriers, Patrick Merot et Eric Valentin et de nos collègues de Nice, Guy Darcourt pour l'APF et Martine Myquel pour la SPP. Cette organisation, purement matérielle, constitue un travail lourd et important, qui implique que le comité continue sa tâche jusqu'au congrès, c'est à dire au-delà de nos mandats dans nos sociétés respectives. La coordination avec les nouveaux Conseils sera, bien entendu indispensable. Nous avons déjà eu deux réunions, à Nice le 4 novembre, à Paris le 11 mars, avec Bob Tyson secrétaire général de l'IPA, Valérie Tufnell Secrétaire administrative de l'IPA très au fait de ces questions ainsi que les représentants de l'Acropolis de Nice qui offre ses structures très efficaces d'organisation de congrès. Le comité scientifique du congrès n'a pas encore commencé son travail. J'ai demandé que Jean Cournut et moi-même fassions partie de ce Comité. Les tâches d'organisation, certes nécessaires, appellent des compensations un peu plus proches de nos intérêts analytiques !

Après ce vaste tour d'horizon, je voudrais revenir à notre équipe du Conseil, pour les remercier de leur participation très active, de leur efficacité et plus encore de leur fiabilité et de leur amitié. Nous sommes à mi-parcours de ce mandat. Nous avons travaillé dans l'enthousiasme de participer non seulement à la gestion des affaires mais à cette expérience singulière qui enrichit nos conceptions de l'analyse et la réflexion sur notre implication dans une association de psychanalyse. Nous avons besoin de vos réactions, vos discussions, pour continuer notre tâche et orienter la suite de notre parcours.

Rapport sur les activités du comité de formation mai 1998 - février 1999

Hélène Trivouss-Widlöcher

Mes chers collègues,

L'an passé, je vous ai présenté un état des lieux de l'évolution des cursus de 1968 à 1998. Comme le montre le nouveau bilan effectué cette année, il n'y pas eu de changement notable. Aussi je me limiterai autant que possible, à la présentation du rapport annuel des activités du Comité, évaluation chiffrée suivie de quelques commentaires.

=====

I - DEMANDES D'ADMISSION À L'INSTITUT DE FORMATION

Nombre total de candidatures examinées : **25**

- (**30** en 96/97)
- (**23** en 97/98)
- **12** hommes, **13** femmes
- médecins : **7**
- psychologues : **18**
- divans
 - APF : **14**
 - SPP : **3**
 - Divers : **8**

Nombre de candidats admis : **11**

- (**10** en 96/97) (**6** en 97/98)
- **5** hommes - **6** femmes
- médecins : **5**
- psychologues : **6**
- divans :
 - APF : **8** (6 titulaires, 1 sociétaire, 1 analyste en formation)
 - SPP : **1**
 - Divers : **2**

Nombre de candidats refusés : **14**

- (**20** en 96/97)
- (**17** en 97/98)
- **7** hommes - **7** femmes
- médecins : **2**
- psychologues : **12**
- Divans
 - APF : **6** (2 titulaires, 1 sociétaire, 1 analyste en formation, 2 non précisés)
 - SPP : **2** divers
 - : **6**
- Nombre de refus précédents : pour 1 candidat, il s'agissait d'un second refus.

Commentaires

- Nombre de divans APF : **8**
- Sur **11** candidats admis : **4** sont des Provinciaux (Bordeaux, Lyon, Rouen).

II - DEMANDES DE VALIDATIONS DE CONTRÔLES

Premiers contrôles

- (**7** en 96/97)
- (**7** en 97/98)
- 10** demandes ont été validées.
- Il n'y a eu aucun refus.

Seconds contrôles

- (**6** en 96/97)
- (**6** en 97/98)
- 6** demandes ont été validées.

III - DEMANDES D'HOMOLOGATIONS DE CURSUS

- **8** demandes ont été jugées recevables par le Comité de formation et transmises au Conseil.

- 7 ont été homologuées par le Collège des titulaires (4 en 97/98).

- 1 est en attente.
- il n'y a pas eu de refus.

IV - ÉTAT ACTUEL DU CURSUS DES ANALYSTES EN FORMATION

A - Présentation des données

- **184** analystes en formation au 15 mars 1999
- **179** " " 17 mars 1998
- **181** " " 24 mars 1997
- 2 démissions (novembre 1998, décembre 1998)

- Contrôles en cours

C 1 : **40** (**43** en 96/97 ; **50** en 97/98)

C 2 : **32** (**34** en 96/97 ; **30** en 97/98)

- Ces contrôles se répartissent comme suit :

| Superviseurs | Contrôles encours |
|--------------|-------------------|
| 1 | 8 |
| 2 | 6 |
| 2 | 5 |
| 4 | 4 |
| 5 | 3 |
| 5 | 2 |
| 1 | 1 |

- Sur **33** membres actuellement en exercice à l'Institut de formation

5 superviseurs voient entre 5 à 8 contrôles chacun.

9 superviseurs voient entre 3 et 4 contrôles chacun.

6 superviseurs voient entre 1 et 2 contrôles chacun.

13 membres de l'Institut de formation sont sans contrôles.

B - États des lieux

- nombre des analystes en formation augmente de **179** à **184** ;

- nombre de contrôles augmente de **80** à **85** ;

- nombre de contrôleurs ayant des candidats a diminué de **23** à **20**;

- nombre de candidatures examinées a augmenté de **23** à **25**.

- Les admissions :

- elles sont stationnaires dans les années 1991 à 1997 : 8 à 10

- en hausse durant l'année 1998/1999: 11

- Les premiers contrôles validés :

- on trouve des chiffres variables ;

- très peu dans les années 91-92 : **2** ;

- à partir des années 93 on passe à : de **14** à **7** ;

- durant l'année 98-99 : **10**

- Les deuxièmes contrôles validés :

- de 91 à 94 : entre **3** et **1**

- montée nette de 94 à 95 : **10**

- forte baisse de 95 à 96 : **3**

- après 96 : stationnaire : **6 - 6 - 6**

- État des lieux de l'évolution des cursus depuis 1968 jusqu'à 1999 (tableau 2)

Brièvement, comme je l'ai indiqué dans l'introduction, les anciens candidats (ceux admis avant 1980) sont actuellement au nombre de 26 sur 184. Ceux admis entre les années 1980 et 1990 représentent le tiers du nombre total, et ceux admis depuis 1990 représentent la moitié du nombre total.

L'augmentation constatée l'an passé de la file active (candidats en cours de contrôle, ayant validé 1 ou 2 contrôles, ou en attente d'homologation), très nette dans la cohorte des années 1990, se confirme. Au nombre de 68 sur 94, on compte 31 hommes et 37 femmes, 41 médecins et 27 psychologues. Par comparaison avec la période précédente 1980-1990 (30 hommes, 16 femmes ; 28 médecins, 17 psychologues), on voit que pour la période la plus récente les femmes sont devenues plus nombreuses que les hommes tandis que les médecins restent toujours plus nombreux que les psychologues.

V - CONSIDÉRATIONS SUR LE MODE DE FONCTIONNEMENT DU COMITÉ DE FORMATION

Vous savez tous que son fonctionnement n'est possible qu'à la condition d'un travail préalable de présélection. Celle-ci repose entièrement sur une collaboration étroite entre la secrétaire de notre Association Madame Sylvia Mamane (ex Moréel) et moi-même.

Celle-ci a tout d'abord fait un long recensement pour compléter l'état des cursus depuis 1968, ce qui nous a permis de confirmer une certaine stabilité des résultats. Probablement ce bilan aurait intérêt à se faire tous les cinq ans puisque maintenant nous avons un survol sur trente

ans de fonctionnement de l'Association.

Par ailleurs, nous avons eu cette année à répondre à 342 lettres contre 301 l'an passé, 32 ont été jugées recevables (contre 25 en 1998), et 25 candidats se sont présentés cette année au Comité de formation (contre 23 en 1998).

Je remercie vivement notre présidente, Evelyne Séchaud, d'avoir donné une suite aux suggestions faites lors du précédent rapport dans lequel je soulignais l'intérêt de mener une réflexion collective des membres du Comité sur la clinique de la sélection et des supervisions, avec l'Institut de formation. Deux réunions ont eu lieu respectivement introduites par Dominique Clerc-Maugendre et Jean-Claude Rolland entraînant de l'avis de tous les participants des débats fructueux.

Il me paraît important, à la suite de ces débats, de réfléchir à des propositions concrètes de réponses et d'accueil éventuel réservé à quelques candidats dont on envisage après de nombreuses discussions, l'éventualité d'une admission différée dans le temps.

Quant à l'augmentation des demandes de cette année, elle vient vraisemblablement à la suite de la journée sur le Signifiant. On peut donc espérer qu'en poursuivant une politique d'ouverture, les trois soirées-débat organisées cette année par le nouveau Conseil, et qui ont connu un vif succès, entraîneront également un nouvel essor de candidats de qualité.

Pour conclure, je tiens à remercier très chaleureusement les membres du Comité de formation pour le travail assidu et fécond qu'ils ont assuré, dans un climat particulièrement convivial.

**RÉPARTITION SUR 8 EXERCICES
DES ANALYSTES EN FORMATION**

Tableau n°1

| Exercice | 1991-1992 | 1992-1993 | 1993-1994 | 1994-1995 | 1995-1996 | 1996-1997 | 1997-1998 | 1998-1999 |
|----------------|------------------|------------------|-------------------|-------------------|--------------|------------------|------------------|-------------------|
| Nb élèves | 175 | 172 | 172 | 178 | 180 | 181 | 179 | 184 |
| E. en contrôle | 53 | 79 | 72 | 68 | | 77 | 80 | 72 |
| Nb de cont. | 14 | 19 | 18 | 20 | | | 23 | 20 |
| Cand. ex. | 40 | 29 | 30 | 28 | 31 | 30 | 23 | 25 |
| Admis. | 8 | 9 | 10 | 9 | 9 | 10 | 6 | 11 |
| CI validés | 2 aucun refus | 2 1 refus | 14 aucun refus | 10 3 refus | 8 3 refus | 7 aucun refus | 6 aucun refus | 10 aucun refus |
| C2 validés | 3 1 refus | 2 aucun refus | 1 4 refus | 10 aucun refus | 3 2 refus | 6 1 refus | 6 aucun refus | 6 aucun refus |

ÉTAT DES LIEUX DE L'ÉVOLUTION DES CURSUS DE 1968 À 1999
184 ANALYSTES EN FORMATION
LE 17 FÉVRIER 1999

Tableau n°2

| PRÉSENCES | + DE 29 ANS | DE 29 À 20 ANS | DE 19 À 10 ANS | - DE 10 ANS |
|--|-------------|----------------|----------------|----------------|
| Analystes en formation admis à l'IF | AVANT 1970 | DE 1970 À 1979 | DE 1980 À 1989 | DE 1990 À 1999 |
| NOMBRE | 7 | 19 | 64 | 94 |
| SANS SUITE | | 1 | 14 | 26 |
| CI EN COURS | | 1 | 5 | 37 |
| CI VALIDÉS | 2 | 7 | 26 | 28 |
| CI REFUSÉS | | 1 | 3 | 3 |
| C2 EN COURS | | | 13 | 19 |
| C2 VALIDÉS | 2 | 8 | 4 | 1 |
| C2 REFUSÉS | | 2 | 3 | 1 |
| H.C. VALIDÉS | | 8 | 17 | 1 |
| H.C. REFUSÉS | 1 | | | |
| FILE ACTIVE EN COURS | | | 46 | 68 |

Rapport de trésorerie au 31 décembre 1998

Patrick Merot

Les trésoriers, lorsque vient le moment de rédiger leur rapport, ont une chance : ils savent qu'on leur demande de faire court. Aussi la tentation pour celui qui vient de travailler sur les colonnes de chiffres et sur des pages de colonnes et sur les recueils de ces pages, serait de ne retenir que trois nombres, peut-être même deux, voire un seul et de proposer que l'on passe au vote.

Mais une telle option ne serait pas statutaire. Il faudra donc énoncer quelques chiffres et il faut leur trouver des vertus. Les chiffres ont au moins une vertu : on peut les faire parler. Vous avez en main, outre ma présentation, des tableaux de synthèse concernant les bilan et compte de fonctionnement pour le réel de 1998, et un tableau semblable pour le prévisionnel de 1999. La présentation sous forme de colonne permet une comparaison immédiate entre réel et prévisionnel.

Il faut d'abord préciser que les éléments financiers de ce rapport de trésorerie ont été préparés avec notre nouveau cabinet comptable dont le Conseil avait souhaité le recrutement dès ses premiers travaux. Il apparaissait en effet que le précédent comptable ne fournissait plus la qualité de conseil qu'il avait autrefois apportée. Le nouveau cabinet comptable - AECC (Assistance Expertise et Commissariat aux Comptes) - que j'avais eu personnellement l'occasion de voir à l'oeuvre dans une institution, est, en la personne de son responsable - Monsieur Bahri -, un spécialiste du fonctionnement des associations loi 1901. Il a établi d'excellentes relations de travail avec Madame Mamane qui reste bien sûr responsable de la saisie des données et de la mise en oeuvre du plan comptable.

Venons-en maintenant au vif du sujet. Le nombre qui est le plus parlant est celui du **résultat** - avons-nous dépensé cette année plus ou moins que nos recettes ? - mais avant de venir à cet élément il faut consacrer un moment au **bilan**.

Le bilan peut se définir comme l'ensemble des biens possédés par l'association. Dans le bilan d'une année s'inscrit le devenir de l'ensemble des résultats financiers (excédent ou déficit)

des années antérieures qui vient se cumuler avec les événements financiers de l'année en question. Le bilan peut se lire comme un bilan de l'histoire de l'association sur le plan de la trésorerie.

Compte de bilan

Vous avez sous les yeux la totalité des chiffres de ce bilan. Un bilan se doit d'être équilibré. Il l'est.

Il s'élève à la somme de 879 167 F

ACTIF

Les immobilisations s'élèvent à 80 743 F

Il n'y a pas eu cette année d'investissement supplémentaire.

Les placements 573 355

F

Il s'agit là des réserves que l'Association s'est constituée au fil des années et qui permettent d'assurer la continuité de la trésorerie, alors même que dépenses et recettes se répartissent de façon très irrégulière d'un mois sur l'autre tout au long de l'année. Ces réserves représentent un demi exercice.

Les charges constatées d'avance 93 612 F

Il s'agit là des dépenses faites en 1988 mais qui correspondent à des activités prévues l'année suivante. C'est le cas, particulièrement, des réservations de salles.

Les stocks 60 344 F

Il s'agit là de la valeur du stock du livre Le signifiant, qui s'inscrira en recettes, au fur et à mesure des ventes, lors des années à venir.

Les créances 55 000 F

Les disponibilités 16112F

PASSIF

Les fonds propres 717417F

Les emprunts 7726F

Les autres dettes 104222F

Le bilan retrouve et dépasse même le niveau qui était celui de 1996 et efface donc complètement la baisse exceptionnelle qui avait été constatée en 1997.

Le compte de résultat :

Il est largement excédentaire : 112854F

Pour des dépenses qui se sont élevées à : 1 138255F

les recettes ont été de : 1 251110F

Pourquoi un budget prévisionnel juste équilibré, tel qu'il vous avait été présenté l'année dernière, peut-il ainsi aboutir à un exercice largement excédentaire et ceci alors même que des dépenses nouvelles ont été mises en place ? La première raison que je tiens à souligner est que la trésorière qui m'a précédé, Blondine Foliot, avait eu à cœur de transmettre un budget qui ne soit pas susceptible de mettre en difficulté son successeur. Les autres raisons seront énoncées au fur et à mesure et tiennent pour l'essentiel au maintien d'une gestion serrée sur tous les postes. Les points les plus notables sont les suivants.

Le poste salaire : les appointements versés à la secrétaire correspondent exactement aux prévisions, pour un montant de 196 439 F, hors charges sociales-employeur. Une économie de 22 871 F a été réalisée sur les prévisions de charges sociales, entièrement due à la dispense de la taxe sur les salaires pour les associations, exonération dont le comptable nous a révélé l'existence et permis l'application.

Le budget des Entretien à Dosne Thiers (en regroupant les postes concernés, essentiellement location et réception) : les recettes ont été de 238 000 F, légèrement inférieures aux prévisions, mais les dépenses ont été de 133 456 F, inférieures de 24 000 F sur les prévisions. Au total l'excédent dégagé par ces journées s'élève à 104 542 F supérieur d'environ 16 000 F aux prévisions.

Le poste mission et déplacement qui est un poste dont les montants sont toujours sujet à des variations difficiles à prévoir, s'est élevé à 118 247 F, inférieur aux prévisions, et qui contribue au résultat pour 23 083 F.

Enfin, je rappelle que le changement de lieu pour les activités de l'Institut de formation, le mardi soir et le jeudi soir, a soulagé le budget des frais de location de salle puisque les locaux de l'école de psycho-prat où ces soirées se sont déroulées cette année ont été mis gracieusement à la disposition de l'APF par son directeur, Jean Pierre Chartier, grâce à l'intervention de Daniel Widlöcher.

La vente du livre *Le signifiant* dont la vente a été excellente, absolument conforme aux prévisions - 1048 livres vendus en 1988 apportant des recettes de 55 488 F pour un coût de fabrication de 48 043 F. Le coût de fabrication a été ventilé sur plusieurs années d'exercice (selon les règles de notre comptabilité qui est une comptabilité par engagement et non une simple comptabilité recettes/dépense) ce qui a soulagé d'autant les dépenses prévues initialement sur la seule année de publication. Au total l'excédent dégagé par les ventes est de 7 445 F.

Cependant dans le compte de fonctionnement que je vous présente, il n'y a pas que des économies, il y a aussi des dépenses et même des dépenses nouvelles.

Vous remarquerez ainsi au niveau des honoraires un dépassement sensible. Ce dépassement est lié d'abord aux honoraires versés à la bibliothécaire qui s'élèvent à 45 790 F en 1998, à comparer aux 20 000 F inscrits au prévisionnel. La constitution du catalogue et son informatisation ont été menées à leur terme mais le travail nécessaire s'était révélé plus étendu que lors de l'évaluation initiale et a donc occasionné un surcoût. Ceux qui ont l'expérience de ce genre de choses savent que doter une bibliothèque d'un outil performant est extrêmement coûteux. Madame Mamane est maintenant elle-même formée pour poursuivre le recensement des nouvelles acquisitions.

Un autre dépassement notable s'inscrit en honoraires d'expert comptable qui s'élèvent à 31 431 F à comparer aux 20 000 F inscrits au prévisionnel. Ceci est dû au cumul pour l'année 1998 des honoraires du nouveau cabinet - qui demeurent à peu près dans l'enveloppe initiale - et des factures que nous a présentées le cabinet Meslier pour les tâches du début de l'exercice 1998.

Au chapitre des dépenses nouvelles, il faut dire quelques mots des soirées du jeudi. Le choix du Conseil a été de ne demander pour la participation à ces conférences qu'une participation symbolique. De ce fait, les recettes ne couvrent que le coût de location des salons du Lutétia, ou légèrement plus. Le coût de la diffusion de l'information, affiche et routage, s'inscrit donc en sus. Pour l'année 1998, le résultat de cette activité nouvelle qui s'étend sur un trimestre représente une dépense de 24 931 F pour une recette de 13 550 F et un résultat qui s'inscrit en négatif pour 11 381 F. Nous en reparlerons pour l'année 1999 pour laquelle la dépense sera comptée en année pleine.

Au total il apparaît que l'APF a des finances qui sont saines. La charge salariale supportée par le budget représente 25%, ce qui laisse une grande part de la masse budgétaire pour l'organisation des différentes activités de l'Association. La section d'investissement s'élève à un niveau tout à fait supportable. L'essentiel des ressources provient des cotisations et des participations à l'institut de formation, pour un montant global de 888 900 F, soit 71% du total des produits. Mais les entretiens contribuent aux recettes pour un montant de 238 000 F, soit une part non négligeable de 19%. Pour votre information enfin, les revenus dégagés par le placement des réserves sont très minces : le temps n'est plus où les placements de père de famille rapportaient des produits faramineux.

En relisant les résultats des exercices des années précédentes, on peut constater que les résultats ont été depuis le début des années 90 sujets à des variations importantes. Cependant la moyenne des exercices est nettement excédentaire et des excédents comparables à celui que nous obtenons cette année ont plusieurs fois été observés. Il n'y a donc pas d'inquiétudes à avoir pour l'avenir proche. Il convient cependant de maintenir une vigilance très grande puisque sur un budget qui est relativement modéré, les dépassements de dépenses ou les baisses de recettes ont une incidence immédiate sur le résultat.

Budget prévisionnel 1999

La présentation du budget prévisionnel sera plus rapide. Le budget vous est présenté sur un document de synthèse qui vous permet de repérer l'évolution des postes sur trois années : le réel de 1997, le réel de 1998 et le prévisionnel de 1999.

Pour les postes courants et pour les activités reconduites à l'identique en 1999, le budget prévisionnel a repris les montants

de l'année 1998. Cet aspect du budget ne nécessite pas de commentaires spécifiques et vous pouvez vous reporter sur le document de synthèse qui est exhaustif.

Je ferai d'abord des remarques sur deux activités particulières qui représentent un engagement important pour l'année 1999.

Les conférences du jeudi dont le Conseil a prévu la poursuite pour un nouveau cycle 1999/2000 et qui comptera dans ce budget en année pleine. Location de salle, affiche et routage se montent à 83 959 F, les recettes étant de 47 000 F. L'incidence finale sur le résultat est de 36 450 F.

La journée sur le fantôme a été budgétisée sur la base d'une affluence comparable à la journée sur le signifiant, mais la participation reste malgré tout difficile à prévoir. Un effort considérable a été fait au niveau du secrétariat pour informatiser les différents fichiers, institutionnels et individuels, et particulièrement pour la diffusion en province. Les dépenses pour cette journée s'élèvent à 191 000 F, les recettes à 300 000 F. Sur ces bases, le résultat est de 109 000 F.

Par ailleurs, il importe de commenter les quelques chapitres qui présentent des particularités.

La ligne concernant le livre *Le Signifiant*. Les recettes sont inscrites pour un montant de 48 000 F pour un coût de fabrication de 25 400 F. Si les ventes n'atteignent pas le montant prévu, le poste coût de fabrication serait diminué en proportion. Le résultat s'inscrit au budget pour un excédent de 22 600 F.

Au niveau des cotisations, les versements à l'IPA sont inscrits pour le même montant que l'année 1998. Rappelons que le versement de la cotisation à PIPA, qui est une cotisation individuelle versée par l'institution, est actuellement égale au quart de la cotisation des membres.

La cotisation de la FEP a été augmentée pour combler un déficit accumulé lors des exercices précédents et faire face aux dépenses représentées par le bulletin. C'est pourquoi la dépense globale qui était de 18 382 F en 1998 passera à 22 000 F en 1999 (ce qui correspond à une cotisation de 80 francs suisses - soit environ 400 francs français - par membre).

Enfin une charge exceptionnelle de 20 000 F a été prévue sur laquelle il faut donner quelque précision. Cette charge a trait au local de la place Dauphine qui, comme vous avez pu le remarquer, est en cours de ravalement. Madame Dupont a demandé si le Conseil accepterait de contribuer pour une part aux frais de ravalement qui pour la totalité de l'appartement s'élèvent à 100 000 F. Si en tant que locataire nous étions

fondés à refuser ce type de dépense, il a semblé que eu égard aux relations que nous entretenons avec Madame Dupont, cette demande était recevable, surtout si nous pouvions avoir quelque espoir de disposer de ce lieu dans les années à venir. Ce point là ayant été confirmé dans une rencontre avec Madame Dupont le Conseil a accepté d'engager l'APF pour une participation de 20 000 F.

Sur ces bases, le budget 1999 devrait dégager un excédent de l'ordre de 100 000 F, inférieur au niveau de 1998, mais

=====

Résumé des chiffres (le détail pouvant être retrouvé dans la version papier de ce numéro 51 de Documents et Débats)

Bilan au 31 décembre 1998

Total actif (valeur nette) : 879 167,35 francs
Total passif (valeur nette) : 879 167,35 francs

néanmoins tout à fait satisfaisant. Les réserves de l'Association sont suffisantes. Les dépenses envisagées peuvent être couvertes par l'ensemble des recettes prévues. Le Conseil propose que l'augmentation de la cotisation de la FEP ne soit pas répercutée sur la cotisation des membres.

Le Conseil propose que les cotisations et les participations à l'Institut de formation soient maintenues en 1999 à leur montant actuel.

=====

Budget réalisé en 1998

Charges : total : 1 251 110,20 frs

Produits : total : 1 251 110,20 frs

Budget prévisionnel 1999 : 1 420 400 frs (équilibré)

Analysabilité et ou « Psychothérabilité » ?

Dominique Maugendre

Il est possible que, pour un certain nombre d'entre vous, le nom de Denis Berkamp ne soit pas tout à fait inconnu, en tout cas pour ceux dont la libido footballistique a été brusquement sollicitée ou même éveillée par le mondial de juillet 1998. Les connaisseurs savent qu'il est surnommé « le canonnier d'Arsenal », en raison de sa grande capacité à marquer des buts et de son appartenance au club anglais du même nom. Si je vous parle de cet homme (rassurez vous, un court instant), c'est qu'il est sujet à une phobie qui coûte une véritable fortune à son club : il ne peut pas prendre l'avion, donc ne peut pas effectuer les voyages qui le mèneraient à disputer des matchs à l'étranger ; ainsi ses dirigeants, soucieux de ne pas se passer de ses services, de l'employer au mieux, ont-ils décidé de lui offrir une psychothérapie : la méthode choisie, en raison de ses grandes chances de réussite et de la rapidité espérée du résultat, a été l'hypnose. Je ne suis pas encore en mesure de vous donner les résultats de cette entreprise, mais on peut supposer qu'ils seront attendus avec l'impatience que leur confère la hauteur des sommes en jeu.

Un film, promis à un grand succès, nous disait la critique, ce qui n'a pas été le cas, nous parle des bienfaits de l'hypnose concernant la guérison de la frigidité d'une femme fort belle. Et cela marche, semble-t-il. Une histoire vraie, une fiction, toutes les deux fort récentes, nous rappellent à l'ordre, nous, psychanalystes : mais pourquoi donc notre technique vient-elle fourrer son nez dans ces affaires, dans ces questions absolument vitales que pose la guérison de troubles majeurs, et que des techniques psychothérapeutiques, dont l'efficacité ne serait plus à prouver, prennent en charge ? Nous n'avons aucune bonne raison scientifique à opposer à cette affaire.

C'est ainsi que nous pourrions nous situer dans cette position, que nous pourrions penser (à tort) comme originale, de ne pas trop nous préoccuper de ce problème.

Et puis encore, dans deux numéros du « Monde », datés du 2-3 décembre 1998, un tapis rouge est déroulé pour célébrer le retour aux avant-postes de la modernité de l'hypnose. Il y est

dit, entre autres félicitations hyperboliques qui lui sont adressées, que, pour ce qui concerne son efficacité en matière d'arrêt de la pratique tabagique, elle peut revendiquer 68 pour-cent de guérisons, pas moins. Et puis, dans un courrier des lecteurs du 30 décembre, une lettre signée de Robert Molimard, manifestement un homme honnête, gêné par le ton triomphant de ces pages publiées trois semaines plus tôt, cite un énorme travail sur le traitement de la dépendance tabagique, dont il ressort que les résultats revendiqués par les gens de terrain varient de zéro à 68 pour cent. Il n'est guère besoin d'insister pour se rendre compte que le tapis rouge déroulé est en l'occurrence particulièrement mité.

Depuis quelques années, nous assistons ainsi à un certain nombre de retours idéologiques: celui du religieux, celui de pratiques magiques (l'hypnose, largement précédée par celui des médecines traditionnelles, dites douces), les bondieuseries diverses, dont l'affaire Clinton n'est qu'un exemple parmi d'autres, mais aussi, en Suède, depuis le 1^{er} janvier 99, la criminalisation de « l'achat de services sexuels », dernier volet d'un plan gouvernemental intitulé, cela ne s'invente pas, « la paix des femmes ». En Suède, donc, il s'agit d'éradiquer le plus vieux métier du monde, là encore, pas moins. Et il y en a, je veux dire parmi nos semblables censés être doués de la capacité de penser, qui y croient !

Ces quelques exemples, je les ai pris dans ce qu'on appelle l'actualité, ce que nous pouvons nous permettre de penser, nous psychanalystes, comme des éléments de la réalité actuelle, je pourrais tout aussi bien dire comme des éléments significatifs de l'état actuel de la névrose sociale (donc civilisée) contemporaine.

Et dans cette actualité, la communauté psychanalytique se laisse prendre, comme dans une toile tissée par une araignée qui serait elle-même infiltrée d'une pensée politiquement correcte. Non pas tellement que cette communauté se sente convoquée par les questions que je viens d'évoquer, encore que certains se croient obligés d'en faire un commentaire au

risque de se disqualifier, passant ainsi de l'état d'analyste à celui de journaliste : laissons ceux-là à leurs pitreries médiatiques. Non, la communauté psychanalytique se sent tenue de répondre à une question vieille comme la psychanalyse : à quoi ça sert tout cela, où se trouve la thérapeutique là-dedans ? Bref, la psychothérapie trouve-t-elle son compte dans la pratique de la cure psychanalytique ? Cette cure dont on sait, bien sûr, qu'elle est longue, dispendieuse, qu'elle demande beaucoup de courage et, qui plus est, un minimum (pour ne pas dire un maximum) d'intelligence de la part du patient. Sans oublier, propos que des non analystes pourraient trouver scandaleux, que le sujet doit, pour entreprendre une cure, être capable de redevenir psychiquement normal. Les termes sont de Freud, tirés de son article daté de 1904, « La méthode psychanalytique de Freud ». Et il précise les conditions nécessaires à ce que le patient tire un profit de nature psychothérapique d'une cure psychanalytique : « Celui-ci doit donc être capable de guérir, pourvu d'une certaine dose d'intelligence » ; il est de plus exigible qu'il soit pourvu d'une capacité de développement moral. Freud rajoute un peu plus loin « qu'en dépit de toutes ces limitations, le nombre de personnes capables de profiter d'un traitement psychanalytique est immense ».

Et bien, oui, le nombre de personnes capables de profiter d'un traitement psychanalytique est immense : il suffit que, de chaque côté, chacun en soit persuadé. Je veux dire, persuadé que cela marche, c.a.d. que l'essence même de la psychanalyse est psychothérapique. Et il y a peut-être là un premier élément, à mon avis tout à fait fondamental, qui différencie l'entreprise analytique de tout autre : il est absolument nécessaire que nous, psychanalystes, nous ayons l'impression que cela puisse marcher avec celui-là qui vient nous en faire la demande, faute de quoi nous commettrions une erreur technique à commencer un traitement. Dois-je souligner la radicale hétérogénéité de cette attitude par rapport à celle du médecin ou de celui qui veut faire comme s'il l'était quand il se nomme psychothérapeute ? Il existe, comme chacun sait, dans le code de déontologie médicale une obligation de soins, non de résultat. Le psychanalyste, paradoxalement, se mettrait au contraire dans la position éthique de pouvoir obtenir des résultats, ce qui le dégagerait de l'obligation de soins. Nous n'insisterons jamais assez auprès de nos collègues débutants pour qu'ils s'en tiennent fermement à cette position, tant il est vrai qu'une cure psychanalytique se mérite et ne doit pas être accordée à n'importe qui, faute de quoi elle court à la catastrophe :

n'accordons jamais notre temps aux crapules (Freud), ni surtout aux débilés, que, au cas où nous nous y risquerions, pour reprendre le mot de Lacan, nous transformerions en canailles.

C'est là que nous retrouvons notre araignée politiquement correcte qui tisse si habilement sa toile que certains analystes s'y précipitent. Elle attire beaucoup de monde : les mutuelles, les assurances maladies, mais aussi les intellectuels, philosophes, épistémologues, qui se disent lassés de ce qu'ils dénoncent comme des décennies d'impérialisme psychanalytique (en France, mais aussi aux Etats-Unis) ; elle représente aussi les psychothérapeutes de tous poils, trop heureux de faire du psychanalytique à moindre frais, les médecins « doux » qui pratiquent à longueur de journée, sans aucune vergogne, l'analyse sauvage ; je pense à un de mes patients atteint d'une hématurie inquiétante, se faisant renvoyer à sa chère et légitime angoisse par un « vous avez quelque chose contre le rouge ? », prononcé par un généraliste solidement installé dans son incompétence et largement conforté dans sa bêtise par une participation à un groupe Balint, succédant à une expérience de divan longue de trois mois.

Je n'oublie pas les psychiatres « sérieux » dont la plupart attendent impatiemment des résultats les plus solidement établis à venir de la génétique (cette nouvelle science miracle) qu'elle leur prouve enfin qu'ils doivent se consacrer désormais, et, ce, pour leur plus grande tranquillité, à des malades incurables ; sans en oublier d'autres, souvent les mêmes, qui brandissent les progrès (incontestables) de la psychopharmacologie, pour mieux endormir leurs malades, mais surtout eux-mêmes par l'abandon de toute recherche qui irait dans la direction d'une exploration psychopathologique ; last but not least, les comportementalistes et cognitivistes triomphants dont on se demande bien pourquoi, s'ils sont aussi persuadés qu'ils le prétendent de leurs réussites thérapeutiques et surtout de la justesse de la théorie qui les anime, ils se croient obligés de dénoncer les échecs de la cure analytique avec autant de constance et d'énergie.

Répondre à tous ces gens et aux critiques qu'ils énoncent prendrait toute une vie et, sans doute, cela n'y suffirait pas. On peut heureusement se référer à Freud qui nous donne des réponses extrêmement fermes et encourageantes. En ce qui concerne les professionnels de la psychiatrie et de la psychologie, il nous suffit de relire sa 16ème conférence des Leçons d'introduction à la psychanalyse intitulée

« Psychanalyse et Psychiatrie ». Ce texte, écrit en 1915, peut être lu comme s'il avait été écrit en 1999. Il est plus vrai que vrai, plus actuel qu'actuel ; il n'est d'ailleurs pas indifférent qu'il introduise à la troisième partie de l'ouvrage qui traite de « La théorie générale des névroses » et qui se termine par la 28ème conférence laquelle traite justement de «La thérapeutique analytique».

En ce qui concerne les autres, ceux qui ne font pas partie de la profession, Freud, là encore, nous est d'un grand secours. Ces conférences s'adressent à des gens qui n'ont qu'apparemment un rapport lointain à la chose psychanalytique ; je dis apparemment, car en fait il s'agit de gens cultivés, désireux de s'informer des derniers développements de cette science nouvelle, mais qui, bien évidemment, attendent son inventeur au tournant, qui, avertis qu'ils viennent à un séminaire traitant de choses qui sont de la plus haute importance, cherchent bien ce qu'il pourrait dire de nouveau dans ce domaine - que chacun croit posséder - de ce qu'il en est de la psychologie.

Je ne résiste pas au plaisir de le citer dans l'adresse qu'il leur fait : «Vous n'attendez pas de moi, je le sais, une initiation à la technique, à la manière de pratiquer l'analyse dans un but thérapeutique. Vous voulez seulement savoir d'une façon générale quel est le mode d'action de la psychothérapie analytique et quels sont à peu près ses effets. Vous avez un droit incontestable de le savoir, et pourtant je ne vous en dirai rien, préférant vous laisser trouver ce mode d'action et ses effets par vos propres moyens.»

Et puis quelques lignes plus loin : « Songez donc »! Vous connaissez maintenant toutes les conditions essentielles de la maladie, tous les facteurs dont l'action intervient chez la personne malade. Il semblerait qu'il ne reste plus place pour une action thérapeutique. Nous voilà au moins prévenus !

Donc les analystes se plaignent : les attaques contre la psychanalyse se feraient de plus en plus nombreuses et agressives, et cela, selon deux axes principaux qui, comme on le verra, se rejoignent. Le premier axe concerne le caractère non-scientifique de l'analyse, le deuxième, l'absence de résultats fiables concernant ses possibilités thérapeutiques.

Je dis que ces deux axes se rejoignent pour au moins deux raisons : d'abord parce que ces reproches sont, en général, formulés par les mêmes personnes, ensuite parce que quand on veut mettre en cause la scientificité de l'analyse, lors de débats qui prétendent se situer à un haut niveau, c'est en fait de son inefficacité pratique dont il est question. Mais, quand même, puisque cette question, je vous l'accorde, largement

débatue et même rebattue, est sans cesse remise au goût du jour, j'en dirai rapidement quelques mots, ce qui veut dire que, bien entendu, cela ne fera pas qu'elle sera close pour autant,

Je me réfère à la distinction classique entre sciences humaines (ou inexactes ou molles selon le degré de considération dans laquelle chacun les tient) et sciences exactes (vraies ou dures, là encore selon le degré). Pour ce qui concerne les premières, chacun sait qu'il y en a de beaucoup plus sérieuses que la nôtre ; prenons par exemple la sociologie ou l'histoire ; cette dernière, pouvant faire état du sérieux de sa méthodologie, de la grande rigueur de ses recherches, du caractère vérifiable de ses sources, etc., ce que je ne me permettrai certainement pas de remettre en cause, n'ayant aucune formation en épistémologie. Mais aussi cela : Que penser des traitements si différents que font subir aux faits historiques ces scientifiques selon l'école de pensée à laquelle ils se réfèrent, selon les méthodes qu'ils emploient ? Qu'a de commun le discours tenu sur l'époque médiévale par Mallet-Isaac ou Leroy-Ladurie, qu'est-ce qui relie les historiens, tous plus sérieux les uns que les autres, de la période de l'avant et de l'après de l'école des «Anna-les»? Certainement beaucoup de choses, mais aussi beaucoup de différences. Alors, nous dira-t-on, ce qui les relie, c'est la réalité et la solidité de leurs sources, la réalité de leurs textes. Je pense qu'au regard de ce qu'ils en font (et je n'évoque ici que des gens sérieux) les analystes ne devraient pas nourrir de complexe, pour employer ce terme dans son acceptation triviale. Car comme le souligne remarquablement J.C. Rolland, dans sa conférence prononcée à Jérusalem en Août 1998, intitulée «*Quelques conséquences psychiques de la différence entre une communication analytique et une communication scientifique*», nous avons, dans la communauté analytique notre texte, celui de la première génération, le texte freudien, texte qui possède en plus la singularité qu'il nous lie indissolublement par notre appartenance à sa langue : «l'analyste n'est analyste que par son appartenance à la langue freudienne». Cette proposition me paraît très intéressante, que nous soyons littéralement aliénés à ce discours premier et fondateur, car elle dit une chose qui dépasse très largement ce qu'elle pourrait entraîner comme critique de la part d'un homme, disons scientifiquement raisonnable. Comment, dirait cet interlocuteur, pouvez-vous accepter d'être liés à une pensée sans aucune distance critique, sans pouvoir seulement un instant vous débarrasser de ses mots ? Et bien je pourrais lui répondre sans gêne que je ne connais pas un philosophe digne de ce nom qui ne soit pas lié au texte

de Platon, je veux dire au discours de Socrate, pas un historien qui ne soit lié aux textes des origines que sont La Bible et la Mythologie, tel ce généticien qui affirme que , pour lui et pour la plupart de ses collègues, il ne pratiquerait pas sa recherche comme il le fait s'il n'était pas profondément darwinien. Et je rajouterais que cette aliénation ne fait que renforcer la pulsion de curiosité intellectuelle intense que tout analyste se doit d'entretenir envers l'objet de sa curiosité, à savoir la psyché, ce qui la fait fonctionner, ce qui la fait aller de travers, ce qui nous permet de la traiter, en d'autres mots, ce qui fait que la psychanalyse, dans un mouvement d'articulation intime entre ce qu'elle provoque d'activité de pensée théorique et pratique, cherche inlassablement à effectuer un traitement de l'âme, bref à être, dans son essence même, une psychothérapie, et sans doute la seule comme j'essaierai de le dire un peu plus loin.

J'ai également évoqué les sciences exactes dans leur rapport à la psychanalyse ou tout au moins les rapports ambigus que l'analyse entretient avec ces dernières. Ces « vraies » sciences, qui seraient en quelque sorte le dernier refuge de nos certitudes, confortant l'homme moderne (et, pourquoi pas, l'homme à venir), dans l'idée que la vie n'est pas faite que de mécomptes et de ratages et qu'il existe tout de même des choses sérieuses comme la physique, la biologie, les mathématiques, l'astro-physique, et surtout leurs applications qui, elles au moins, sont palpables et vérifiables. Au passage, quitte à s'adonner au plaisir de faire un peu de psychanalyse appliquée, on pourrait se poser la question du rapport qu'entretiennent le retour au religieux et la résurgence, parfois présente chez la même personne, de ce néo-scientisme. Donc, du point de vue de ce site où se réfugieraient les plus solides assurances, les sciences humaines, passée la vogue dont elles ont été l'objet pendant quelques décennies, ne seraient plus que des gadgets réservés à quelques intellectuels précieux : il suffit de voir le tournant pris par l'édition lors de ces dernières années, ainsi que la position prise par quelques éditeurs concernant le peu d'avenir prêté à ce genre de publications. Dans ce mouvement de discrédit généralisé, la psychanalyse n'est certainement pas la mieux lotie. Et je dirai tant mieux, s'il ne s'agit que de ce qui ressort de l'image de la psychanalyse proposée au grand public, tant il a été pratiqué de racolages sur la voie publique, la concernant.

La question du grand public étant réglée, à la condition que nous nous croyions à l'abri de ses influences, reste celles que

nos collègues en sciences, qu'elles soient dures ou molles, nous adressent, ou, pour être plus exact, celles que nous pensons qu'ils nous adressent.

Finalement : avons nous à répondre à ce qui serait considéré par nous comme une mise en demeure par des collègues en pensée mais pas de pensée, de la scientificité et de l'efficacité de notre pratique ? Ma réponse, notre réponse devrait être non, sans aucune ambiguïté ; non pas que nous serions supérieurs à fous ces gens par une quelconque extraterritorialité, mais simplement parce que nous nous trouvons dans la même situation qu'eux : à savoir que, quelle que soit la nature de la science dont il s'agit, il est strictement impossible que celle-ci soit soumise aux vérifications, type reproductibilité ou réfutabilité, que les critères scientifiques communément admis lui réclament. Ces critères de scientificité sont en effet tout à fait exigibles et honorables, mais ils fonctionnent à mon avis, dans la réalité de la recherche scientifique, comme des idéaux parfaitement inatteignables, et, comme tels, parfaitement négligés par ceux qui prétendent s'y soumettre, sauf, bien entendu à ceux avec qui le dialogue leur semble possible.

Ainsi, tel historien, averti qu'il existe plus de 8 000 livres publiés sur Napoléon depuis que ce dernier est mort (de ce décompte sont exclus les innombrables ouvrages savants n'ayant pas fait l'objet d'une publication) ne se sourcera que de sa seule science pour déterminer ce qui lui semble être un travail savant dans cet océan d'écrits, encore pourra-t-il n'en décider qu'avec des collègues extrêmement avertis, c.a.d. quelques dizaines au plus. De même qui pourrait soutenir un véritable débat sur les plus récentes découvertes de la génétique, mis à part les généticiens eux-mêmes, sachant, heureusement pour leur recherche, qu'ils sont loin d'être d'accord entre eux ? Sans oublier que chacune de leur découverte peut faire l'objet de polémiques violentes concernant sa paternité. Les exemples que je viens de citer ne sont que deux parmi des milliers d'autres : ils ne disent rien de plus que, si l'on veut faire avancer sa science, il n'y a aucun secours ni approbation à attendre de quiconque n'a pas fait le chemin qui le mène à la connaissance intime de celle-ci. Qui oserait, sauf à adopter une attitude parfaitement stupide (mégalo-maniaque), interroger ces scientifiques sur le sérieux de leur recherche ?

La psychanalyse se trouve être dans une situation un peu spéciale, celle qui fait que, comme le souligne Freud, chacun ayant une psychologie, chacun croit posséder un savoir en psychologie. Là encore, nous ne sommes pas des êtres à part :

tout philosophe sait bien que chaque individu, pour peu qu'il pense ne serait-ce que quelques instants, se fabrique une vision du monde, celle-ci fût-elle une philosophie de bistrot.

Alors, de quoi finalement devons-nous avoir peur, de qui devons-nous nous méfier ? La réponse est à la fois simple et compliquée. Elle est simple : si la psychanalyse est en danger, celui-ci ne peut venir que de l'intérieur, c.a.d des psychanalystes eux-mêmes. Elle est compliquée : pourquoi donc les psychanalystes se laissent-ils si facilement influencer par les attaques dont leur science est l'objet ? Il est certain que nous assistons depuis quelques années à une mise en cause de l'efficacité de notre pratique, encore que, justement, cela n'est pas aussi simple qu'on pourrait le penser. Nous serions donc menacés, littéralement harcelés, pour employer un terme à la mode, par des hordes de psychothérapeutes, le plus souvent considérés par nous, et à juste titre, comme sous-qualifiés, qui, pour des raisons de pur professionnalisme, voudraient englober l'analyse dans leur champ théorique et pratique. Les pays qui se trouvent confrontés à ce rapport de force sont effectivement nombreux : l'Italie, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, l'Allemagne et bien d'autres à venir sans doute, la France en particulier ; pour ne pas parler des Etats-Unis où il semble que là aussi les choses sont assez avancées. La question pour moi est de savoir si cet état de fait crée une situation entièrement nouvelle ou si nous nous trouvons dans un cas de figure aisément repérable qui nous permettrait de la penser en des termes et dans une disposition d'esprit qui ne relèveraient pas de la panique. Nous pourrions nous dire après tout que ces attaques sont le témoin d'une certaine envie nous concernant et que, faute de pouvoir faire aussi bien que nous, les thérapeutes de tous bords tentent (agressivement certes) de s'approprier notre savoir et notre savoir-faire, si possible à moindre frais. Et c'est bien là que le bât blesse : nous pensons que nous ne pouvons pas former un psychanalyste au rabais.

Mais en même temps, cette situation apparemment nouvelle et qui l'est dans une certaine mesure, me semble tout à fait intéressante : les analystes se sentent interpellés et se mettent à la tâche de réinterroger leur pratique et, à travers les insuffisances et les impasses auxquelles elle nous mène, la théorie même. L'inquiétude aidant, de nombreuses voix s'élèvent dans la communauté psychanalytique internationale pour insister sur l'urgente nécessité de faire un état des lieux, une sorte d'audit, concernant la validité de notre pratique et de la théorie qui la fonde.

On peut cependant penser qu'une urgence de ce type ne se décrète pas, et surtout qu'elle ne peut être décidée par des facteurs externes, comme, par exemple, la pression d'instances régulatrices de la chose économique ou d'intérêts professionnels purement catégoriels. Or il semble que la tendance actuelle de répondre à cette question soit de se soumettre à ces impératifs. Au lieu d'ouvrir la réflexion sur ce sujet, au seul risque de découvrir quelque chose de nouveau, on assiste plutôt à des prises de position défensives qui n'auraient comme but que de démontrer que ce que notre pratique peut proposer est tout à fait acceptable : donnons nous des critères d'efficacité, je dirais des critères de «psychothérabilité» plutôt que d'analysabilité.

Un livre récemment publié en France traite cette question de manière significative : il s'agit d'un travail élaboré par J.Sandler et A.U.Dreher, intitulé «Que veulent les psychanalystes ?», le sous-titre étant «Le problème des buts de la thérapie psychanalytique». Comme vous pouvez le constater, il est tout à fait d'actualité. Il y est fait la revue de «la façon dont les psychanalystes ont défini les buts de la psychanalyse de chaque côté de l'Atlantique», et ce, depuis sa fondation. Je ne vous résumerai pas cet ouvrage fort bien fait, mais je vais essayer de tirer quelques commentaires des deux derniers chapitres qui proposent en quelque sorte un programme de ce que pourrait devenir la psychanalyse dans les décennies à venir.

Ce livre évoque avec une grande honnêteté les questions largement et de plus en plus fréquemment soulevées de ce qui pourrait rendre sensible à tous l'efficacité thérapeutique de l'analyse. Je cite : « Il est probable qu'importait la considération que les compagnies d'assurance et autres formes de tiers payant étaient de plus en plus réticentes à l'idée de dépenser de vastes sommes d'argent pour des cures traditionnelles, sans avoir l'ombre d'une preuve tangible de leur efficacité». Ce propos se rapporte au fait que de nombreuses réunions entre psychanalystes eurent lieu dans le début des années 90 sur le sujet, particulièrement aux Etats-Unis. Il est évoqué l'état de nombreuses divergences entre analystes pour résoudre toutes les questions posées, mais aussi le fait qu'une convergence, un consensus pourrait se faire jour au nom du pragmatisme et de l'unification des buts, dans la perspective d'édifier un cadre pour penser les buts.

Les solutions proposées sont assez radicales et, pour tout dire, assez surprenantes : elles évoquent l'inconvénient qu'il y aurait à maintenir un lien trop étroit entre théorie et pratique

pour rendre compte de la question des buts thérapeutiques que la psychanalyse devrait s'assigner. On peut ainsi lire que «la question des buts s'est compliquée du fait qu'au cours des années, les psychanalystes ont manifesté une remarquable réticence à laisser de côté des concepts théoriques reconnus depuis toujours »; un peu plus loin : «Ce point de vue selon lequel il y aurait une conjonction entre recherche et thérapie, a perduré, accompagnant l'évolution de la psychanalyse, à la fois dans sa formulation originelle et sous la forme d'une distinction entre des résultats analytiquement satisfaisants et des résultats thérapeutiquement satisfaisants».

Parmi ces concepts à laisser de côté, il en est un particulièrement désigné, celui de névrose de transfert. Les auteurs s'appuient sur un texte d'Arnold Cooper, publié en 1987, intitulé « La névrose de transfert, un concept presque à la retraite», article avec lequel ils s'estiment être profondément d'accord.

Cet article est très intéressant (d'autant plus pour moi que je me trouve en complet désaccord avec les idées qu'il avance) ; il y fait état (et c'est un reproche) de la place trop grande qui a été faite au concept de névrose de transfert, en particulier par Glover et Greenson, après Freud, bien entendu. Pour Cooper, qui s'appuie sur un texte de Wallerstein(1986), ce concept conduit à une impasse dans la pratique. La raison en est simple : beaucoup d'entre nous persistent à croire que la névrose de transfert est une expression de la névrose infantile «mais cet argument perd de sa force puisque l'attention actuelle portée par l'analyse sur les difficultés névrotiques montre que la névrose infantile n'est plus la seule et même pas la principale source de ces troubles». Un peu plus loin, Cooper durcit sa position, tout en l'explicitant : c'est ainsi que le concept même de névrose infantile est, selon lui «severely distressed», gravement épuisé ou, nous dirions, totalement dépassé. Bizarrement, Cooper en voit un indice dans le fait que Laplanche et Pontalis n'en donnent pas une définition dans leur vocabulaire alors que ce concept tient la place centrale de leur discussion sur celui de névrose de transfert.

Toutes ces citations un peu longues pourraient vous sembler inutiles ; elles m'apparaissent en fait comme très exemplaires d'une certaine façon de penser l'analyse et la question de son efficacité «des deux côtés de l'Atlantique», comme il est indiqué dans la page de garde de ce livre, dont je souligne qu'il est très récent et sans aucun doute en résonance avec la pensée d'un nombre non négligeable de nos collègues en psychanalyse.

Alors, pour répondre de nos actes analytiques, devons-nous :

1. Opérer une mise à distance de la théorie pour penser plus librement la pratique,
2. Nous conformer à des critères scientifiques dont les scientifiques n'ont cure,
3. Mettre à la poubelle des concepts majeurs qui, pour bon nombre d'entre nous, fondent l'essentiel de leur pratique?

De vous dire que ma réponse est résolument non à ces questions n'aurait qu'un effet d'annonce quelque peu prétentieux, donc sans grand intérêt. Que cela m'aide à penser la nature profondément psychothérapeutique de l'analyse me paraît beaucoup plus stimulant. Car de quoi s'agit-il finalement dans toute cette discussion autour des insuffisances prêtées à la pratique de la cure, sinon, finalement, de la réduire ? Je veux dire la réduire à des dimensions plus raisonnables, plus acceptables pour le «sens commun»: soyons raisonnables, pratiquons des cures plus courtes, plus légères, donc plus efficaces, évitons à notre patient et à nous-mêmes de planter ces crocs venimeux qu'évoque Freud, avec toute la force d'évocation que porte cette expression, Après tout, pourquoi pas ? Certes, mais avec cet inconvénient majeur qui est toujours l'abandon du caractère pleinement psychothérapeutique de la cure. Car toute technique, même fortement inspirée de la théorie analytique, qui se veut adaptée aux exigences de la modernité qui doit tenir compte de la réalité nouvelle, comme on entend dire souvent, ne peut que se placer dans une perspective réductionniste, ou, pour employer un autre mot, minimaliste. Ces «nouveaux» points de vue ont tous quelque chose en commun, finalement, et on le voit clairement dans les textes que j'ai évoqués : réduire la dimension excessive que prend une cure pleinement menée, donc assumée comme telle par le patient et l'analyste, avec tous les risques que cela comporte. On voit bien que «the head thinking machine», la machine à réduire les têtes, c.a.d. le bruit et la fureur dont elles sont le siège, ne se situe pas du côté de l'analyse, qui, si elle est psychothérapeutique de manière pleine et unique, c'est parce qu'elle se donne le temps et l'espace pour que s'y jouent tous les jeux et les drames du sujet et de son histoire, sans limitation dans le temps, ni surtout dans l'espace psychique de chacun. C'est ce que permet l'installation d'une névrose véritable de transfert, dans tous les excès qu'elle provoque et qu'elle supporte, y compris et surtout dans ce qu'elle suppose de réactualisation de la névrose infantile de chacun, même si, comme nous dit Freud dans sa 18ème Conférence, il peut paraître un peu ridicule de penser qu'un patient, par l'expression de ses symptômes morbides peut se retrouver placé

dans une phase très précoce de sa vie, y compris la période où il était nourrisson.

Il peut paraître pareillement tout aussi excessif et incongru de souhaiter qu'un malade tombe encore plus malade qu'il n'est en lui faisant fabriquer, en plus de ce qu'il porte déjà, une névrose supplémentaire. Certes aucun homme de bon sens n'accepterait ce point de vue, s'il s'agissait seulement de prendre en compte les effets thérapeutiques de l'analyse. Mais nous savons aussi que le bon sens, c'est ce qui a fait croire aux hommes pendant des millénaires que la terre était plate, comme nous le rappelle Paul Valéry. Malheureusement pour la tranquille assurance des hommes, Copernic est arrivé un jour, infligeant, comme Freud nous le rappelle, une blessure narcissique intense à toute l'espèce humaine.

La question du caractère pleinement psychothérapeutique de la cure analytique ne devrait finalement pas être une véritable question, en tous cas pour des analystes, à condition de penser que le terme recouvre la définition d'un traitement de l'âme, mais d'un traitement aussi complet que possible qui ne s'interdirait aucune exploration dans les terres inconnues (et à

découvrir) de la psyché de chacun. Il me semble, et ceci pour conclure, que tout ce qui est rangé dans la rubrique «psychothérapie», marque une volonté de faire simple, de ne pas trop en faire, de se contenter de je ne sais d'ailleurs trop quoi. Les psychanalystes ne sont pas des héros, mais pourquoi donc se priveraient-ils (ce que bon nombre d'entre eux font) de pratiquer en explorant les plus larges espaces de la psyché, laissant le soin à ceux qui s'en contentent, de n'en explorer que quelques recoins ?

Bibliographie

Clerc-Maugendre D(1991), « L'excessive nature du transfert », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 43, p.5-19.

Cooper A.M. (1987), « The transference neurosis : a concept ready for retirement », *Psychoanalytic Inquiry*, 7, p. 569-585,

Freud S. (1916), *Introduction à la psychanalyse*, trad. S.

Jankélévitch, P.B.P. Payot, Paris, 1992.

Sandler J.- Dreher A.U., *Que veulent les psychanalystes ?* Paris, P.U.F., 1998.

1. INTRODUCTION

L'année dernière nous nous trouvons réunis déjà autour du débat psychothérapie-psychanalyse, de façon à travailler cette question soulevée par l'IPA,

Marie José Célié avait rappelé, entre autre, notre attachement à la doctrine analytique et notre refus d'envisager la formation de psychothérapeutes en contournant ou en dévalorisant la formation analytique qui nous paraît indispensable.

Quant à Pierre Fédida, il avait intitulé son exposé «*La psychothérapie dans la psychanalyse* », présentant sa conception de la psychothérapie, je le cite, « ni comme une simple implication de la dimension thérapeutique dans la psychanalyse, ni l'une des applications de la psychanalyse à la pratique des soins » mais comme « une analyse compliquée ».

Que les entretiens préliminaires lui aient donné à penser que le patient supporterait mal la régression qu'entraîne toute analyse, que celui ci ait présenté sa demande en essayant d'éviter de trop s'engager ou enfin parce qu'il est d'emblée perçu comme une contre-indication à l'analyse, l'analyste reçoit en face à face; mais renoncer pour un temps ou définitivement à l'analyse ne lui fait pourtant pas oublier sa formation et son mode de fonctionnement.

Aujourd'hui, pour poursuivre sur le thème de la psychothérapie dans l'analyse, je vous proposerai de l'aborder d'un point de vue qui me paraît complémentaire, à savoir celui d'une analyse engagée et qui, à un moment, se complique. Dans la perspective de l'analyse comme procédé «thérapeutique par surcroît» c'est à dire n'ayant pas la visée d'une guérison symptomatique, l'analyste, à un moment, est pris par le souci de son patient; son écoute se fait différente, plus attentive voire même inquiète. Que l'analyse soit envahie par l'entrée en force de la réalité extérieure, que le patient se sente menacé par la découverte de sa réalité psychique ou plus encore par

une perte de réalité, l'analyste est fortement sollicité et doit moduler la non-réponse qui lui garantit la poursuite et le maintien du processus analytique. Ce temps nécessaire de psychothérapie peut être plus ou moins court et présenter des difficultés à l'analyste qui, grâce à l'analyse du transfert et de son contre-transfert, est amené à faire preuve d'imagination thérapeutique, pour reprendre un terme de Fédida, afin de dépasser ce moment critique dans la cure et de reprendre le cours de l'analyse.

2. L'ANALYSE COMME PROCÉDE THERAPEUTIQUE

a) position de Freud

Pour commencer, je reprendrai l'idée que, dès ses débuts, l'analyse a été conçue comme un procédé thérapeutique et, même si par la suite la réflexion menée par Freud et ses disciples a évolué, jamais cette visée n'a été abandonnée.

Ainsi, dans «*Le petit abrégé de psychanalyse*» écrit en 1924, Freud évoque les débuts de l'analyse de la manière suivante : «La psychanalyse ne connaissait à l'origine que le seul but de comprendre quelque chose de la nature des maladies nerveuses dites «fonctionnelles», pour surmonter l'impuissance médicale régnant jusqu'alors dans le traitement de celles-ci.»¹

Peut-être est-ce à partir de telles phrases que s'est constituée l'idée quelquefois solidement ancrée que la psychanalyse est, avant tout, une science de l'esprit et seulement accessoirement, une méthode thérapeutique, ce qui a pu amener certains auteurs, par la suite, à considérer l'analyse plus comme un discours, universitaire ou littéraire, que comme une pratique.

Pourtant, si on relit Freud, dès ses premiers écrits, on s'aperçoit combien le souci du «thérapeutique» est toujours, à toutes les époques de sa vie, présent. Ce qui amène à redire, comme le faisait remarquer récemment Daniel Widlöcher dans son exposé «*Qui a peur de l'interprétation ?* », que

1. in *Résultats, idées, problèmes*, II, PUF, Petit abrégé de psychanalyse, p. 97, 1924.

l'analyse est avant tout une pratique, et, qu'avant d'être une science, elle est un moyen, une technique dont la visée est thérapeutique au sens métapsychologique.

Dans son recueil d'articles intitulé «*la technique psychanalytique*», Freud écrit en 1904 «le but à atteindre dans le traitement sera toujours la guérison pratique du malade, la récupération de ses facultés d'agir et de jouir de l'existence.» On y retrouve, d'ailleurs tout au long, un vocabulaire médical, avec les mots suivants : procédé thérapeutique, indications, contre-indications, limites à la curabilité, domaine de la prophylaxie.

La perspective du rôle thérapeutique de l'analyse continue à l'occuper en 1923 lorsqu'il écrit dans «*Psychanalyse*» (2), que «la part essentielle du travail de guérison consiste à surmonter les résistances et, sans cette opération, une modification durable du patient ne peut être atteinte.» (p. 67)

Même si, à certains moments, l'explorateur de l'inconscient, le chercheur, prennent le pas sur le thérapeute, Freud revient tout au long de sa vie sur l'analyse comme «ce que nous avons de mieux à notre disposition» (3) non seulement pour permettre au patient de se familiariser avec son inconscient mais aussi pour «remplacer sa névrose ordinaire par une névrose de transfert dont le travail thérapeutique va le guérir». (4)

En 1937, dans «*Analyse sans fin, analyse avec fin*», le sens du mot thérapeutique a cependant évolué par rapport à ce qu'il était aux premiers temps de l'analyse et l'on peut même être frappé par le renversement qu'exprime la formule suivante: «la santé, justement, ne se laisse pas décrire de façon autre que métapsychologique».

Dans le même paragraphe, à propos «des malades graves» des dernières années de sa pratique, Freud écrit : «la finalité thérapeutique était devenue autre. Un raccourcissement de la cure n'entraîne plus en ligne de compte, l'intention en était d'arriver à un tarissement radical des possibilités de maladie et à une modification en profondeur de la personne.» Un peu plus loin, il évoquera «les résistances opposées à la guérison» qui font que «la guérison elle-même est traitée par le moi comme un nouveau danger.»

Finalité thérapeutique, intention et guérison, trois mots bien souvent sources de malentendus sont là, en 1937, dans un sens

qui n'a plus rien à voir, certes, avec le médical ; ils ont été, comme d'autres, requalifiés voire annexés par la psychanalyse.

b) autres théories

Ainsi, dans la continuité d'une visée thérapeutique de la cure, des disciples de Freud et, parmi les premiers, Ferenczi, ont travaillé à la recherche de nouvelles méthodes plus efficaces, ceci dans un souci de guérison plus rapide.

Guy Rosolato, dans son article sur «La psychanalyse transgressive» (5), a fort bien montré en particulier les échecs et les déviations secondaires à de telles tentatives.

Que cela soit, dans un premier temps, du côté des «techniques actives» visant à «intervenir dans la réalité en prescrivant des actes précis au patient» et en particulier de «renoncer à certaines actions agréables» (p 64) ou que ce soit, plus tard, du côté des «techniques de suppléances» où l'analyste cherche à réparer et «compenser dans la réalité les manques subis» (p 67), Ferenczi s'est délibérément situé dans la transgression de la règle d'abstinence afin d'essayer d'ouvrir, d'élargir les possibilités d'intervention thérapeutique de l'analyse. Ces deux tentatives, tirant chacune vers des directions diamétralement opposées quant au rapport à la frustration, ont provoqué l'évolution vers des pratiques déviantes constituant de véritables échappements à la doctrine analytique:

- les techniques actives ont mené aux thérapies comportementales qui n'ont plus rien à voir avec l'analyse car elles ont recours à une technique de suggestion voire même d'induction où la thérapie se met à la place du symptôme ce qui entraîne un succès qui tient à la sédation momentanée du symptôme d'appel voire à son déplacement vers un autre,

- les techniques de suppléances ont, d'autre part, fait dire à Rosolato que la prise en compte du traumatisme comme réalité a pu amener, par la suite, l'analyste à «jouer le jeu du fantasme des parents nocifs», déviance conduisant vers «les thérapies familiales orientées vers une psychothérapie du besoin qui a fait oublier la relation de désir».

Par contre, dans le respect de la doctrine freudienne mais se situant du côté de l'inventivité, de l'imagination, Winnicott a su créer un espace thérapeutique permettant à des patients

2. « Psychanalyse et théorie de la libido », in *Résultats, idées, problèmes*, II, 1923.

3. *Abrégé de psychanalyse*, p. 52, 1939.

4. *La technique psychanalytique*, chap. X, p. 113, 1914.

5. Rosolato Guy, « La psychanalyse transgressive », in *Topique*, n° 26, EPI, décembre 1980.

échappant au profil classique de l'analysant, de bénéficiaire du procédé analytique.

3. L'ANALYSE COMME CHAMP DOCTRINAL

Si Freud est resté extrêmement vigilant sur la question du respect de la doctrine analytique, il concevait pleinement que la technique puisse s'adapter selon les situations. Cette doctrine repose sur l'idée que l'être humain est mû par une vie pulsionnelle inconsciente qui régit son affectivité. La sexualité infantile, la notion de conflit psychique provoquant, par le biais des refoulements, la mise en place de symptômes morbides en guise de formations de compromis et de satisfactions substitutives, le complexe d'Œdipe comme noyau même des névroses et l'analyse du transfert comme outil thérapeutique sont les points incontournables de cette doctrine par rapport à laquelle il s'est montré inflexible avec tous ceux qui tentèrent des « aménagements », toujours considérés comme des trahisons dès lors qu'il s'agissait d'abandonner l'un ou l'autre de ces points.

L'analyse vise la prise de conscience de ce qu'est l'inconscient: c'est une formule un peu lapidaire mais fondamentale, en particulier pour ce qui l'oppose à toutes les autres thérapies, brèves de surcroît. Dans le cadre qui est fixé et qui repose sur la régularité de l'horaire et du temps des séances, le respect de la règle fondamentale permet la mise en place d'une relation transférentielle. Celle-ci réactualise les conflits psychiques liés aux désirs inconscients refoulés et maintenus tels, au prix d'une dépense d'énergie psychique constante. Freud le dit et le répète tout au long de sa vie, la levée des résistances est le premier temps fondamental de la cure : c'est à partir de l'engagement transférentiel et grâce à lui que les résistances peuvent être analysées ; en effet, quel que soit le mode sur lequel s'établit et s'exprime le lien transférentiel, la compulsion à la répétition entre en action et va permettre à l'analyste l'interprétation des contraintes de la vie psychique.

Utiliser le transfert pour lever les résistances et mener plus loin l'analyse est une attitude radicalement différente des méthodes suggestives où le transfert est intentionnellement créé pour obtenir une sédation des symptômes, résultat qu'on imagine ne durer que le temps que dure le transfert.

C'est donc dans cet espace analytique du « tout dire » où peut se produire ce moment extraordinairement fécond du déchaînement du penser, que l'analyste travaille à partir du

matériel apporté en séance et qui s'inscrit dans la relation transférentielle; c'est là son arme fondamentale.

L'autre arme indispensable est celle du contre-transfert qui est une aide précieuse pour la compréhension puis l'interprétation des conflits psychiques inconscients. Au même titre que celle des résistances du patient, l'analyse du contre-transfert témoigne de la manière dont le patient imprime son fonctionnement sur l'autre, suscite des affects d'amour, de haine, de désir, de soutien ou de réaction de rejet, toutes sortes d'affects ou de représentations qui orientent l'analyste sur la manière dont le patient est dans sa relation avec les autres. Là encore, l'interprétation faite au patient sert le processus analytique. Mais, la notion de contre-transfert ne se limite pas à l'analyse des affects provoqués par la relation transférentielle, elle recouvre également ce qui subsiste de l'inanalysé, chez l'analyste, et qui se trouve mobilisé dans cette relation singulière à ce patient là.

Ce travail à deux nécessite beaucoup de ténacité de la part du patient qui doit affronter le déplaisir lié à la découverte de sentiments ou de pensées qu'il prenait soin, jusque là, d'ignorer. Une autre dynamique s'installe alors, où il est plutôt question de prendre soin de savoir, de prendre soin de sa pensée, moment singulier où penser se substitue complètement à la pensée défensive et où l'on peut alors penser pour rien ou pour soi.

Pour dépasser ce déplaisir et aller au delà de ce qui fait résistance, il existe deux éléments moteurs :

-le premier est la souffrance qui l'amène à entreprendre cette démarche et à demander de l'aide. Freud nous engagera d'ailleurs à, non pas ne pas prendre en compte cette douleur mais à ne pas essayer de la réduire trop vite sous peine de voir le patient soulagé s'arrêter au milieu du chemin. Ainsi, nous savons tous qu'une guérison symptomatique rapide signe généralement une résistance, une tentative d'évitement de la cure.

De même, le désir trop manifeste de l'analyste de souhaiter la réduction des symptômes peut, dans certains cas mobiliser les résistances du patient.

-l'autre élément moteur est l'intérêt intellectuel que le patient peut découvrir pour son fonctionnement psychique dans la relation transférentielle à la différence de l'intérêt intellectuel de l'analyste qui peut, s'il est trop grand, lui faire perdre de vue l'intérêt de l'analysant (Cf. L'homme aux loups).

Ces deux éléments réunis sont indispensables pour mener le plus loin possible l'aventure entreprise d'un commun accord par les deux parties.

Ainsi, s'engage une cure analytique dont le but, chez le patient, est d'obtenir un soulagement de ses souffrances, une amélioration de ses capacités à vivre, à aimer, à penser, en espérant, même lorsqu'il s'agit d'une personne avertie, que cela durera un minimum de temps. De son côté, l'analyste part avec l'idée que la guérison symptomatique n'est pas le seul but poursuivi, quelquefois même, il se défend de s'y intéresser d'une quelconque manière, comme s'il risquait là d'y perdre son identité d'analyste et parce qu'il sait bien que la disparition des symptômes ne signifie en rien la résolution des conflits qui peuvent soit trouver une autre forme d'expression, soit évoluer à bas bruit durant l'installation de la relation transférentielle positive; quant à la «réaction thérapeutique négative», où le conflit prend le pas sur le symptôme, elle est précisément hors d'atteinte de toute visée psychothérapeutique, mais réclame, si l'on peut dire, encore davantage d'analyse.

Deux projets, donc, que l'on pourrait voir comme très différents et qui pourtant vont trouver à fonctionner ensemble dans le même but : l'analyse et, autour d'un axe, le transfert.

4. UNE ANALYSE QUI SE COMPLIQUE

Dans ce contexte, et après avoir ainsi clairement énoncé le champ doctrinal dans lequel je me situe, partant du principe qu'il n'existe pas d'analyse idéale, pure et simple, comment revenir à notre question initiale, à savoir une analyse qui, à un moment, se complique ?

On pourrait imaginer une demande d'analyse dont le seul but serait de s'intéresser à son propre fonctionnement psychique, sans qu'aucune souffrance ne soit préalable à la demande. En quelque sorte, une situation où n'interviendrait nullement le thérapeutique mais seulement le désir d'une meilleure connaissance de soi-même. S'agirait-il d'une analyse idéale?

On ose à peine poser la question tant l'hypothèse apparaît invraisemblable.

Même l'analyse didactique, telle qu'elle a pu être pensée comme hors du champ thérapeutique, peut-elle prétendre lui échapper?

Cette fiction imaginée est là uniquement pour servir l'idée que le thérapeutique tient à la notion de maladie, en tout cas de mal-être et de souffrance. Pour Nathalie Zaltzman, la maladie au sens psychanalytique, «C'est l'expiation dans une souffrance impuissante d'une interminable capitulation devant l'épreuve d'un danger interne et/ou externe. C'est la substitution à l'épreuve de la réalité du risque de ce danger, d'une souffrance fictive, sous le signe du principe de plaisir et de la compulsion de répétition. La souffrance fictive remplace la souffrance qui découlerait d'une épreuve de réalité douloureuse et déclarée par les mécanismes de défense insoutenable.» (6)

Au-delà d'un travail d'analyse tel qu'on peut être amené à le voir, quelquefois de manière caricaturale chez des patients de structure obsessionnelle pour qui l'intérêt pour le travail de pensée est majeur mais peu suivi d'effets dans la réalité, l'analyse va entraîner, grâce à la levée des résistances, la mise en place de processus de changement, pour reprendre un terme employé par Daniel Widlöcher, nécessaires à des réaménagements du fonctionnement psychique et qui caractérisent, en quelque sorte le thérapeutique dans la cure. En ce sens, et vu sous cet angle, on peut dire que le psychothérapeutique fait partie intégrante du processus analytique, au sens freudien du mot thérapeutique.

Le point de départ est donc toujours la souffrance à vivre, à aimer, à créer; c'est ainsi qu'en 1923, Freud, s'appuyant sur une déjà longue expérience peut formuler la conception suivante: «L'élimination des souffrance n'est pas recherchée comme un but particulier, mais à condition d'une conduite rigoureuse de l'analyse, elle se donne pour ainsi dire comme bénéfique annexe.»(7) Autrement dit, si l'analyse n'a pas pour visée première la guérison symptomatique, une cure bien menée y conduit, «par surcroît», selon le célèbre mot de Lacan.

Il y a quelques années déjà, Victor Smirnoff faisait remarquer qu'il n'était pas de bon ton, dans nos sociétés d'analyse, de parler de guérison mais, disait-il, «L'analyste n'en a pas pour autant renoncé à tout projet thérapeutique».(8)

6. Nathalie Zaltzman, in *De la guérison psychanalytique*, Puf, 1998, p.96.

7. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, tome II, PUF, 1985, p. 69

8. Smirnoff, « Et guérir de plaisir », in *NRP*, n° 17, L'idée de guérison, Gallimard, 1978, p. 151.

Comme lui, je pense qu'un analyste ne peut rester sourd à la souffrance exprimée et peut être plus encore à celle, inconsciente, qui se cache derrière les symptômes. Le projet thérapeutique qu'évoque Smirnofï concerne sans doute plus cette souffrance-là que celle plus voyante, plus bruyante, sur laquelle s'appuie la demande d'aide. Mais, nul, qu'il soit médecin ou non, n'entreprend cette pratique sans être attentif à l'être humain.

Ainsi, comme je l'évoquais en introduction, une cure analytique, dont l'indication ne se conteste pas (délibérément, je n'évoquerai pas le problème des erreurs d'indication, ce qui serait ouvrir un trop vaste débat par rapport à mon propos d'aujourd'hui), peut, pour différentes raisons, être amenée à se compliquer.

Que ce soit à cause de modifications de la réalité extérieure, deuil, séparation, difficultés professionnelles ou familiales (la longueur des cures actuelles expose forcément à une plus grande intervention de cette réalité-là), ou de modifications de la réalité interne vécue comme un danger qui vient menacer l'équilibre psychique du sujet, celui-ci change son discours. Il lui est plus difficile de respecter la règle fondamentale de l'association libre et on note qu'il s'adresse à l'analyste en personne, du moins l'analyste se sent sollicité plus directement dans sa personne et, de plus, différemment, selon que la difficulté vient de l'extérieur ou de la réalité interne. Les séances sont envahies par le récit d'événements douloureux, par la plainte, par les reproches d'incompréhension, d'indifférence, par des demandes d'aide et de conseils. Dans ce contexte, l'analyste en vient à modifier son écoute, à être plus attentif au sens où il a parfois de la difficulté à maintenir l'attention flottante. Il en arrive même quelquefois, hors du temps des séances à être soucieux, au sens où il se sent pris et surpris psychiquement par la pensée de son patient. Le souci a ouvert une brèche dans la neutralité thérapeutique et, pour prendre soin de la structure du patient en ce moment de crise où il est nécessaire de l'empêcher de se détourner de son intimité, il importe de trouver, d'imaginer de nouvelles voies que l'analysant puisse supporter.

L'analyste est alors dans la nécessité de prendre lui même soin de sa pensée pour pouvoir continuer à fonctionner analytiquement, et à éviter que la prise en compte de la réalité le menace de perdre de vue la non ingérence et la non

réponse, qui font de son travail autre chose qu'une thérapeutique de suggestion.

Le problème se pose, en effet, de l'opportunité de conduire différemment la cure sans que le patient soit envahi par un trop de réalité ou de « familiarité » avec l'analyste. Maintenir sa position de support de projection de tous les fantasmes tout en se rendant plus attentif est sans doute la partie la plus difficile à tenir. Comment faire alors pour que l'analyste reste un « tiers imaginaire » (comme l'évoquait Fédida) malgré plus d'engagement psychique de sa part.

L'inquiétude de l'analyste peut l'amener à multiplier les interventions destinées à porter le patient dans un bain de paroles, l'entourer de sa présence afin de ne pas le laisser seul dans la frustration du silence. Néanmoins, il importe de ne pas répondre au manifeste des demandes adressées qui peuvent être pressantes par l'intensité de l'excitation douloureuse exprimée. On se situe alors dans l'économique et malgré la souffrance liée à l'excès, l'analyste essaie de contenir en verbalisant, c'est à dire en essayant de donner du sens alors que, bien souvent, à ce moment là, l'interprétation n'est pas possible et qu'elle peut, au contraire, prendre une allure persécutive. Néanmoins, l'analyste travaille en gardant comme visée, l'interprétation et la construction qui permettent la reprise du processus analytique [osque la crise est dépassée.

S'il s'agit, à certains moments de modifier le cadre, nombre ou durée des séances, passer de la position allongée au face à face qui, forcément, vient ancrer un peu plus la relation dans la réalité, on comprend combien la difficulté d'apprécier le moment et la qualité des changements nécessite que l'analyste applique pour lui-même la deuxième règle fondamentale énoncée par Ferenczi, à savoir la formation analytique et le travail de supervision. Le travail psychique permet à l'analyste, tout en assurant un travail psychothérapeutique, de tenir la position analytique en ramenant les interprétations dans le transfert, chaque fois que cela est possible. Et c'est, sans doute grâce à cette capacité de mobiliser psychiquement ses représentations que l'analyste peut sortir d'une attitude qui, à être trop stricte, pourrait devenir rigide et défensive. De même que c'est sa propre expérience du silence dans son analyse personnelle qui l'empêche de s'engouffrer dans la suggestion et les conseils. Cela fait dire à Fédida, dans son article « Crise et métaphore » (9) que c'est par la théorie du contre-transfert que « passe la

9. Fédida in *Crise et contre-transfert*, PUF, 1992.

condition véritablement psychanalytique d'une pratique intégrant analytiquement la visée thérapeutique.» p 208.

L' idée de guérison prend, chez chacun de nous, analystes, une représentation idéale, que ce soit la capacité d'aimer et d'être aimé, la liberté de penser ou la possibilité de créer. Mais quel qu'en soit le détail, elle repose sur la nécessité de faire céder le mortifère qui barre l'émergence de tout désir constructif ou en empêche toute réalisation; il s'agit alors de lui trouver et de lui assigner une place délimitée qui ne soit plus envahissante. C'est la pulsion de mort qui, dans l'analyse, va faire obstacle et tenter d'annuler toute avancée afin de maintenir le patient dans sa symptomatologie morbide, cédant ainsi à la culpabilité inconsciente.

Le symptôme est donc le premier témoin du mortifère à l'œuvre, tout en étant un compromis qui porte en lui, masquées, étouffées voire inversées les voies d'une sublimation éventuelle.

Et, comme on l'a vu, l'aggravation symptomatique, au même titre que les difficultés rencontrées dans la réalité, peut amener le patient à exprimer un état de souffrance qui vient mobiliser voire déplacer l'écoute de l'analyste à partir du moment où l'intensité vient faire traumatisme. Cependant, cette aggravation symptomatique ne sera pas du tout envisagée de la même manière selon qu'il s'agit

- de l'aggravation des symptômes névrotiques avec renforcement des angoisses, des phobies ou des rituels compulsifs,
- de problèmes de dépersonnalisation,
- de décompensations psychotiques,
- d'agirs,
- d'apparition de maladie somatique grave.

On pourrait même évoquer ces patients qui sont en quelque sorte le négatif de ceux évoqués plus haut et qui éveillent l'inquiétude de l'analyste de par le fait qu'ils n'expriment jamais aucune souffrance.

Enfin, l'attention de l'analyste se fait différente selon que l'aggravation en cours semble être ou non symbolisable et selon que ce qui est attaqué est de l'ordre

- des défenses
- d'une incohérence du moi
- ou d'une faille narcissique.

Dans tous les cas, ce qui va différencier l'écoute analytique de l'attitude psychothérapique, va être la prise en compte, non pas du symptôme comme processus morbide à éliminer mais celle, plus globale, d'un sujet dans son histoire, en considérant, de plus, que ce qui est de l'ordre du morbide est à utiliser en le retournant par l'interprétation.

A- L'apparition ou le renforcement des symptômes au début de l'analyse évoque l'expression d'un renforcement des résistances mises en oeuvre par le patient contre la règle qui lui est signifiée: se laisser aller à la libre association et à la remémoration ce qui peut susciter effroi, résistance et doute quant à la validité de la technique. Cette aggravation temporaire peut quelquefois nécessiter ce que l'on pourrait appeler une intervention thérapeutique visant à calmer l'angoisse d'un novice et qui pourrait s'enfuir, convaincu de la nocivité de l'action entreprise, que cela soit mis sur le compte du thérapeute ou de l'indication de la thérapie. Freud lui même, évoque l'intérêt de cette intervention thérapeutique en affirmant qu'«on rassurerait facilement le patient en lui faisant observer qu'il ne s'agit là que d'aggravations nécessaires mais passagères et qu'il est impossible de terrasser un ennemi absent ou hors de portée.»(10)

Ce savoir de l'analyste concernant l'aggravation des symptômes en début de cure lui permet de négocier avec l'inquiétude qu'elle pourrait provoquer en lui quant à la validité de l'indication de sa méthode. En douter pourrait l'amener à tenter de la modifier et à susciter une attitude trop interventionniste, trop «compréhensive». Le risque serait alors de fixer le patient dans une demande régressive de soins maternants, où la psychothérapie dite de «soutien» prendrait le pas sur l'analyse. C'est le temps fort de la mise en place du cadre analytique.

Tout au long de l'analyse, de tels moments régressifs pourront réapparaître, signes de difficultés particulières pour le patient. Car il est bien évident que « c'est à la répétition que se rattache le problème de l'aggravation souvent inévitable des symptômes au cours du traitement ».(11) Simplement, l'acquisition par l'analysant, d'une certaine expérience analytique, fait qu'une certaine familiarisation avec le processus permet de mieux tolérer des difficultés passagères.

Là encore, le travail sur le transfert et dans le transfert permet de tenir le plus possible la relation analytique. En effet, un aménagement du cadre, une modification des horaires, de la

10. Idem, chap. x, Remémoration, répétition, perlaboration, p. 111, 1914.

11. Idem, chap. x, Remémoration, répétition, perlaboration, p. 111, 1914.

durée des séances, une plus grande intervention de l'analyste sur le mode du holding peuvent faire trouver là, au patient, de tels bénéfices secondaires à son aggravation qu'il ne serait nullement tenté d'y renoncer, le maternage venant créer l'illusion d'une réparation due mais jamais suffisante. C'est peut être là que l'on pourrait faire la différence entre ce que Pierre Fédida appelle l'imagination thérapeutique et ce qui, chez Ferenczi se situait plus du côté de l'imagination technique.

8- *L'apparition de nouveaux symptômes* au cours de l'analyse, à la différence des moments défensifs évoqués plus haut, est diversement interprétée suivant la nature des symptômes, leur gravité et le sens qu'ils prennent dans l'évolution de la cure.

Au cours de l'analyse, le patient peut être confronté à une réorganisation symptomatologique qui le trouble, le fragilise, le désorganise, étant entendu que le fonctionnement initial pour lequel il était venu nous voir, était la solution la plus économique qu'il avait pu trouver jusqu'alors, même si ce n'était pas forcément la meilleure. Les processus de changements liés à l'analyse, les remaniements du fonctionnement psychique peuvent susciter des réactions défensives telles que le patient, se sentant menacé, se met en danger dans des tentatives de passage à l'acte destinées à lui éviter la confrontation avec sa réalité psychique.

Dans ces moments de crise, il est difficile de maintenir un silence qui pourrait devenir sadique à ne pas entendre la demande d'aide exprimée, et, tout en même temps, il s'agit de ne pas «exalter le jeu hystérique» pour reprendre une formulation de Rosolato, qui tirerait patient et analyste du côté de l'agir.

L'analyste ne dispose là encore que d'une seule arme, l'interprétation de ce qui tente d'échapper à la mise en pensée. Donner des représentations aux actes, resituer les agirs dans le transfert, nommer les affects et leur donner un sens, cela permet généralement de reprendre plus tranquillement le cours, un moment interrompu, de l'analyse. Ce travail, somme toute, ne diffère pas essentiellement de ce qui est quotidiennement fait dans toute cure si ce n'est par une plus grande difficulté à apprécier le moment où l'intervention doit être faite pour éviter le passage à l'acte ou contrecarrer ses effets, que ce soit sous forme de rupture ou de mise en danger du patient par lui-même.

Comme on l'a vu précédemment, l'aggravation symptomatique en cours de cure prend quelquefois des formes très inquiétantes, telles que des décompensations

psychotiques (délires, hallucinations) qui, peuvent, un temps, sortir le patient de la cure analytique. L'intervention «thérapeutique» de l'analyste, au sens où elle prend en compte la réalité, empêche ce qui pourrait devenir un «délire à deux» dès lors que, par son silence et sa réserve, il ne permettrait pas à son patient de sortir de son déni, le laissant dans une position qui l'exposerait à un danger plus grand que le mal initial pour lequel il était venu nous voir.

Tout aussi inquiétant parfois qu'une décompensation psychotique, il peut advenir que le processus analytique soit remis en question par l'apparition d'une maladie organique qui ne manque pas d'interroger l'analyste sur ce que la cure a pu susciter de fragilité et de désorganisation psychophysiologique. La structure névrotique initiale cède la place à l'infantile et à la pulsion de mort. Là encore, surtout si le patient néglige la réalité somatique, s'en remettant par exemple à la toute puissance de la pensée (analytique), l'analyste peut être amené à intervenir en rappelant la réalité du risque que fait courir une telle attitude.

Dans certaines circonstances de traitement médical lourd, chirurgie, chimiothérapie, le travail psychique de l'analyste est très sollicité par la réalité, qu'il soit médecin avec des représentations médicales précises lui faisant imaginer réellement ce qu'il en est de la menace encourue, ou qu'il ne soit pas médecin, auquel cas les représentations sont différentes mais néanmoins actives, peut-être plus en écho avec celles du patient. Dans tous les cas, il s'agit de travailler avec la pulsion de mort qui ne se limite plus seulement à une expression fantasmatique, mais prend là, la forme d'une réelle menace de mort. C'est le cas notamment de certaines réactions thérapeutiques négatives où la destructivité a pu se mettre en rapport direct avec une incoercible agressivité; ces moments où le patient «attaque son corps» sont paradoxalement des occurrences qui peuvent parfois faciliter la réception de l'interprétation.

Si Nathalie Zaltzman considère que «l'amnésie partielle (la sienne et celle du patient) de la maladie centre l'attention portée au travail de la pulsion de mort sur le matériel des séances» expliquant que «le compromis amnésique est un exemple tangible d'une forme de travail proprement psychique de la pulsion de mort», l'amnésie n'étant pas là utilisée au sens freudien du terme mais plutôt au sens populaire, il me semble tout à fait important que médecin ou non, l'analyste ne participe pas au refoulement défensif de son patient, même s'il est sans doute plus à l'aise avec le

concept de pulsion de mort qu'avec la réalité de celle-ci.

5. EN CONCLUSION

Dans toutes les circonstances évoquées, que cela soit sous forme d'aggravation symptomatique en début ou au cours de la cure, ou par l'intervention dans la réalité d'un fait traumatique dans la vie psychosociale du patient ou dans son corps, la formation analytique et la possibilité d'introduire un tiers pour l'analyste en discutant avec un collègue, sont les outils indispensables de celui qui doit affronter ces difficultés sans perdre sa capacité d'écoute, sa mobilité psychique et ses capacités interprétatives. Il est important, en effet, de toujours tenter de maintenir cette position où, pour reprendre la formulation de Fédida, «dès lors que quelqu'un donne lieu au langage et n'occupe pas la place d'un destinataire de la parole»(12), le processus analytique est en marche et permet de travailler avec le transfert, quelque soient les formes que celui-ci peut prendre. Toute aggravation de l'état du patient est à entendre comme une demande adressée à son analyste en même temps qu'une résistance à l'analyse, l'une et l'autre inconscientes et traitées comme telles; c'est pourquoi l'analyste a besoin de prendre soin de sa fonction et de mobiliser plus particulièrement ses capacités d'auto-analyse lors de ces temps de difficultés transférentielles (J.-C. Rolland parle de ces moments de processus psychothérapeutiques «au point précis où

les forces psychiques mises en jeu par le processus analytique se détachent partiellement et temporairement de leur polarité transférentielle et se referment sur elle-même en un temps «auto» (13). Grâce à cette vigilance qui est aussi mise à l'épreuve de son éthique dans de telles circonstances, l'analyste peut maintenir sa position sans pour autant, rester dans une attitude rigide et défensive ou au contraire se laisser entraîner hors du champ de l'analyse.

Considérer que tout symptôme est à écouter comme un rêve, même si Freud définit le rêve comme tentative spontanée de guérison en le comparant au symptôme, cela me semble une position dangereuse par son radicalisme et c'est pourquoi il me paraît nécessaire de bien différencier les différents niveaux de symptômes et de catégoriser les registres auxquels ils renvoient.

Si l'idée de guérison peut se formuler comme un équilibre toujours instable et toujours à reconquérir entre pulsion de vie et pulsion de mort, l'aggravation en cours d'analyse vient témoigner d'une victoire momentanée du mortifère.

Ainsi, l'analyste a-t-il à exercer toutes ses capacités d'écoute, de représentation et d'interprétation afin que la pulsion de mort ne prenne pas définitivement le pas sur la vie.

Je terminerai avec une citation de Winnicott : «Quand je peux faire de l'analyse, je le fais. Quand je ne peux pas faire d'analyse, je fais ce que je peux tout en restant analyste.»

12. op. cit., p. 222.

13. J.C. Rolland in *Psychanalyse à l'université*, PUF, Processus psychothérapeutiques, processus psychanalytique, la part soustraite, p. 115, juillet 1993.

Quelques différences psychiques entre une communication scientifique et une communication analytique

Jean-Claude Rolland

Symposium scientifique
FEP de Jérusalem 28 août 1998

Mon argument, au départ, est le suivant : la communication analytique s'impose à l'analyste du fait de la position qu'il occupe dans la situation analytique. Je retiendrais, de cette position, trois caractéristiques : la passivité à laquelle l'attention flottante au discours de l'analysant contraint l'analyste, l'expérience contre-transférentielle provoquée en lui par l'accueil des événements infantiles fantasmatiques et réels réactualisés chez le patient par la régression auquel celui-ci est soumis, la rencontre toujours traumatique avec le surgissement de la chose inconsciente. Ces caractéristiques appellent, dans l'après-coup de sa pratique analytique, une activité de parole ou d'écriture dont la communication analytique, dans ses formes les plus sophistiquées, les plus scientifiques et même les plus froides restent, d'abord, les rejetons. La communication analytique relève d'une impulsion déterminée par l'exercice de la psychanalyse et qui, comme toute impulsion, subit des destins variés : elle peut faire l'objet, chez les analystes qui n'écrivent apparemment pas, d'une inhibition ou donner lieu à des accomplissements plus ou moins élaborés, se rapprochant ou s'éloignant des idéaux scientifiques et esthétiques secrétés par la communauté analytique dans son ensemble, ou par la communauté analytique particulière à laquelle appartient un analyste donné.

Il est évidemment impossible de dissocier la question de la **communication analytique** de celle de la **communauté analytique**. S'originant dans une impulsion propre à l'atopie, à la solitude, à la sauvagerie de l'acte analytique, trouvant sa résolution - mais non sa finalité - dans l'échange, le partage, le débat théorique ou clinique avec un ou des interlocuteurs circonscrits par l'adresse qui l'anime, la communication analytique peut se définir comme le **processus** assurant le passage de l'intimité de la situation analytique - et levant

même l'obstacle imposé par sa nécessaire confidentialité - à sa divulgation, son objectivation dans un registre qui lui est initialement étranger - le champ de la science et de l'abstraction théorique. Mais la communication analytique se définit, en même temps et comme son autre face, comme l'opération par laquelle, l'analyste, par la forme même dont il l'habille, définit ses interlocuteurs et, du même coup, désigne la communauté dans laquelle il se range.

À une extrémité donc, une impulsion évidemment inconsciente ; à l'autre extrémité une adresse, toute aussi inconsciente sans doute. C'est dans ce champ de forces défini par ces deux pôles que la communication analytique trouve sa raison d'être et tire la vigueur de son efficacité car, même si cela n'est pas sa représentation but originaire, la communication analytique a pour effet, comme de surcroît, de fonder la psychanalyse comme science et d'organiser, dans le socius, son aire d'influence. Comment une science naît-elle depuis les enjeux aussi subjectifs, aussi impulsifs et aussi divergents que sont l'activité de parole à laquelle sa pratique contraint l'analyste et l'adresse à laquelle il semble aussi impulsivement soumis ? Ceci est, à mes yeux, la question majeure posée par notre réflexion d'aujourd'hui et à laquelle je veux répondre d'emblée et, pour l'instant, fort sommairement : la communication analytique produit une science analytique pour autant qu'elle reste au plus près des lois de son fonctionnement interne, pour autant qu'elle tient l'écart avec la communication scientifique ordinaire. Issue d'une expérience anthropologique singulière concernant la part d'humanité absolument dérobée à la pensée rationnelle, la communication analytique produit, comme de surcroît une science après qu'elle ait résolu les deux exigences qui l'appellent: une exigence économique en rapport avec l'expérience affective traumatique à laquelle est soumis le moi de l'analyste par sa reconnaissance de la chose inconsciente ; une exigence représentative consistant en une opération de traduction, symbolisation ou conversion sémantique par laquelle l'analyste déjoue la négativité la chose inconsciente

Une telle communication peut être dite analytique non pas parce que son objet concerne la chose analytique mais parce que le processus auquel elle obéit est un processus analytique. Et la science qu'elle produit in fine vient comme de surcroît, à l'instar de la guérison qui, dans la cure advient après que - et parce que - le conflit entravant le fonctionnement psychique a été résolu...

C'est donc, de la part du Conseil exécutif de la FEP, une belle idée que d'avoir choisi ce thème de la communication analytique : il entrecroise le plus intime et le plus médiatique de la pratique analytique, il ramasse, dans une seule main, les difficultés rencontrées par l'analyste au coeur de la situation analytique et celles qu'il rencontre à la surface de l'échange communautaire. C'est une belle idée mais c'est aussi une rude tâche pour le rapporteur qui doit, pour mener à bien cette réflexion, lier ensemble un grand nombre de fils ; c'est une rude tâche, presque un défi qui fait penser à celui qu'Arachne, l'humaine fileuse lança à Pallas, la déesse et perdit. Vous aurez reconnu la légende que Vélasquez prit comme motif d'une bouleversante peinture exposée au Prado de Madrid et dont l'évocation m'est venue comme un Einfall en écrivant ces lignes : dans la cure, comme dans l'écriture analytique, mais peut-être comme dans toute création, le travail du signifiant tisse dans la trame du préconscient la chose inconsciente. Ce travail est ce par quoi l'homme s'arrache à son destin ; il redoute que les dieux s'offusquent de cette conquête et de cette liberté nouvelle. Je vous dois cette digression parce qu'un tel sujet me déborde ; et il me déborde par ce qu'il exige de moi de faire retour sur mon activité d'analyste, puis sur mon activité d'analyste communiquant, activités dont bien des motifs me demeurent inconscients ; il faut donc que j'expose, en même temps que ma réflexion consciente, cette part émotionnelle, ce refoulé qui est peut-être aussi le plus vif de mon inspiration et qu'il me faut confier à votre écoute et à votre travail d'interprétation, seuls autorisés à entendre ce refoulé, et à m'en communiquer le retour. Traiter entre analystes du thème de la communication analytique nous contraint à réactualiser partiellement, dans le hic et nunc de cette rencontre, l'expérience de la communication, avant même que nous puissions, par un certain travail théorique en commun, et après-coup, en surplomber la signification... Tâche rude donc pour moi, mais riche d'espérance car d'une certaine avancée dans la compréhension des lois régissant la communication analytique, dépend, à mes yeux, une certaine avancée dans la résolution des divergences sévissant entre

communautés analytiques opposées par leurs modes de pensée et leurs références, dépend une certaine avancée dans la résolution d'un certain babélisme repérable déjà au sein de la FEP et auquel les organisateurs de ce symposium ont dû être assez sensible pour avoir choisi ce thème là.

Faire d'abord retour à Freud. Car nous lui devons ce que je vous propose d'appeler "la communication analytique de la première génération". Comme celles qui lui succéderont, elle a obéi, pour le fondateur de la psychanalyse, à la même nécessité interne d'être appelée par l'expérience analytique, d'être exigée d'elle, au delà de tous les autres motifs qui ont pu animer l'homme, son amour de la vérité, sa préoccupation scientifique bien antérieure à cette découverte, son ambition toute intérieure de réaliser une œuvre quelle qu'elle soit. L'expérience analytique ou plutôt la rencontre avec la chose inconsciente qui est passée, pour Freud, par des détours historiquement essentiels puisqu'ils ont précédé et permis et l'invention de la méthode analytique et l'instauration spécifique d'une expérience analytique : comme la découverte de la suggestion et de l'hypnose et la fréquentation de Breuer, de Charcot, de Bernheim, comme l'auto-analyse dans la passion amoureuse pour Fliess et la résolution de l'énigme du rêve... La naissance de la psychanalyse aura ainsi inclus, dans son mouvement même, un processus de communication analytique dont l'expression la plus privée fut la correspondance avec Fliess - correspondance que les générations ultérieures érigeront en œuvre à part entière, l'intitulant dans l'édition française, *La naissance de la psychanalyse* - et l'expression publique, les *Études sur l'hystérie* et *L'interprétation des rêves*.

Je convoque Freud ici comme la référence qui nous est unanimement commune ; mais je le convoque aussi dans un mouvement que je sais partisan et que je veux explicitement soumettre à votre écoute interprétative et à votre jugement : l'œuvre freudienne toute entière reste pour moi, en effet, le paradigme de la communication analytique. Avant d'être le corpus théorique où chacun, analyste ou profane, puise désormais une représentation partagée de l'appareil psychique, une connaissance commune de l'inconscient, je conçois cette œuvre comme une activité d'écriture ayant accompagné, tout au long de la vie de l'auteur, son affrontement à la chose inconsciente ; je la conçois comme l'activité de parole ayant autorisé la saisie et l'approfondissement de cette chose inconsciente dans une

construction conceptuelle et théorique plusieurs fois renouvelée et qui ne sera qu'arbitrairement finie, avec la mort de l'auteur et l'accidentel achèvement - ou inachèvement - de l'oeuvre. De cette construction conceptuelle, étroitement dépendante de la tradition scientifique et culturelle à laquelle appartenait Freud, nous ne sommes pas seulement les héritiers ; nous en sommes les créatures.

Je parle donc d'une "communication analytique de la première génération", non pas dans la perspective purement temporelle d'une première avancée de la pensée qui serait révolue par une seconde avancée qu'elle aurait elle-même appelée (ce qui est le cas de la progression scientifique ordinaire). Je donne à ce mot de première génération le sens sexuel qui lui est dû, dans la mesure ou la construction freudienne en pénétrant dans le champ inexploré de l'inconscient, en le circonscrivant sémantiquement selon les lois propres au désir et à la logique de l'auteur, a inscrit, du même coup, les analystes dans une filiation de pensée qui fait d'eux des descendants, des disciples plutôt que des successeurs ou... des collègues.

Une doctrine, une *Lehrung*, avant un corpus scientifique, est ainsi transmise par la communication analytique freudienne avant que de pouvoir faire l'objet d'un jugement scientifique. Je dis "avant que" et non pas "plutôt que" car il faut rendre justice à cette construction, qu'elle autorise la dimension scientifique qui lui est propre à s'affranchir de la dimension doctrinale ou doctrinaire qui l'initie. Il est du destin de la communication analytique de devenir une communication scientifique, à condition de ne pas refouler la détermination particulière de sa génération, détermination qui ne reflète, tout compte fait, que celle de l'objet dont elle s'occupe : *l'infans* jeté par une scène primitive dans une sexualité primaire dont le psychisme viendra élaborer et conserver l'empreinte. Née d'un premier commerce conceptuel avec la chose inconsciente, la construction freudienne a irrémédiablement inscrit la pensée analytique et sa communication dans le destin d'une filiation et d'une sexualité qui a de sérieuses conséquences quant à un développement scientifique vers lequel elle est de toute façon tendue...

Nous restons donc après Freud, tributaire du discours freudien. Je dis discours et non pas théorie car ces deux catégories doivent être différenciées : elles n'appartiennent pas au même niveau du fonctionnement de la pensée. La théorie vise à la représentation d'un certain champ, nommément l'appareil de l'âme avec ses instances multiples solidarisées, conflictuellement, autour de sa substance inconsciente.

Mais le discours qui porte cette théorie fait plus que représenter ce champ, vierge jusqu'à Freud, de toute nomination : il l'institue. Le discours découpe le réel, il structure son espace par un jeu d'oppositions conceptuelles qui définissent des entités séparées d'où lui naît une *gestalt*. Le discours, par cet acte de nomination première, fonde le réel et précède sa perception. Que ce soit dans un même mouvement que Freud ait dénommé et théorisé les différents rouages de l'appareil de l'âme ne doit pas nous faire méconnaître que ces deux opérations exigent d'être décomposées : car si nous adhérons, par croyance ou par jugement, à la théorie, nous sommes, par contre, assujettis à cette langue en tant qu'elle détermine, elle seule, notre perception de ce champ. Le discours freudien a fondé une langue - appelons-la langue analytique - qui, parce que l'être analyste supposant non seulement de l'adopter mais de l'habiter, est devenue notre langue commune à tous, nous analystes, par laquelle nous nous identifions les uns aux autres et à laquelle nous sommes contraints de nous plier pour communiquer entre nous. Une langue maternelle. La communauté analytique serait d'abord une communauté de langue qui rassemble ceux qui la partagent, et écarte ceux pour qui elle demeure une langue... étrangère.

Ce que je propose d'appeler - pour le seul besoin actuel de notre réflexion - "communication analytique de la seconde génération" est celle qui est engagée sous la contrainte de cette communauté de langue. Tel est notre cas, tel devrait être notre cas, si des transformations dans l'histoire de la psychanalyse n'étaient survenues qui obligent à modifier ce schéma idéal ; j'y reviendrai plus loin. Mais, preuve que cette évolution de la communication analytique n'est pas une affaire de chronologie ni de temporalité, cette communication analytique de la seconde génération est apparue très tôt, du vivant même de Freud, aussitôt que les premiers disciples se sont ralliés à la cause et ont entrepris une intense activité de communication écrite surtout, orale plus tardivement. Je n'ai pas besoin de nommer les auteurs trop connus, Rank, Jung, Abraham, Ferenczi, Jones qui, aussitôt qu'aguerris à l'expérience analytique, ont apporté leurs contributions à la science analytique. Freud a d'ailleurs hautement suscité et favorisé cette production ; on peut même dire qu'il l'a organisée en créant en 1917 le *Jahrbuch*, puis le prix Barczy destiné à récompenser les meilleures contributions scientifiques.

Qu'est-ce qui caractérise cette communication de la seconde génération ? Il me faut, avant de répondre à cette question, préciser qu'il ne s'agira pas pour moi d'opposer, point par point, ce type de communication à la communication par laquelle Freud a instauré la psychanalyse.. Il me faut éviter certains écueils trop naïfs qui jonchent ce chemin comme, par exemple, d'identifier l'antériorité de l'œuvre à l'autorité de la chose écrite, ou de voir, dans la précession de la théorie freudienne, une révélation ayant eu lieu par l'entremise d'un maître. Je dis cela parce qu'il y a là une tentation, et une tentation directement liée aux conditions sexuées de la naissance de la psychanalyse et à ce qui en découle d'une filiation au fondateur, donc d'un transfert. Il me semble au contraire pertinent de caractériser cette communication par ce qui s'y perpétue, précisément, de ces conditions ; je rangerai ces conditions sous trois rubriques : la langue, la référence à Freud, la nécessaire tiercéité de la communication entre analystes.

L'analyste n'est analyste que par son appartenance à la langue freudienne. Je mesure, que depuis le début de mon intervention, j'accumule les aphorismes. Mettez cette manie au compte d'un effort obsessionnel de revenir aux sources du dire de l'analyse, aux sources de la communication analytique ! L'analyste s'adresse à celui qui partage sa langue, ou à celui qui la partagera ; et ce désir de partage se confond avec l'adresse, car la langue, par sa cosubstantialité à la sexualité infantile, porte en elle les germes d'un ensemencement ; d'où la tendance de toute la langue à une certaine hégémonie qui, selon leur génie propre, selon les époques historiques sera soit violemment réprimée soit librement assumée - un ensemencement actif déterminé par la passivité même par laquelle chaque sujet parlant reçoit sa langue maternelle : à langue passivement reçue, langue activement retransmise. À la communication analytique post-freudienne est dévolue la fonction d'étendre, par le truchement d'une langue commune, l'aire d'influence de la psychanalyse : fonction de disciple assurée, avec enthousiasme, par les premiers d'entre eux, et qui irait s'éteignant, comme si cette fonction procréative de la communication pouvait succomber à une certaine sénescence.

Il se peut encore que les analystes partagent leur langue pour pénétrer sa signification, pour s'emparer des signifiés énigmatiques que ses signifiants manifestent, comme on imagine que les hommes primitifs sillonnaient les sentes et passes tracés par leur prédécesseurs, aux fins d'explorer la géographie du monde et s'emparer de l'espace - dans un

mouvement d'entraide qui est le fondement le plus fort de toute communauté humaine.

Il se peut enfin que ce partage de la langue soit l'épreuve de réalité à laquelle les analystes ont recours pour accéder à une certaine liberté, malgré l'assignation conceptuelle à laquelle les soumet cette langue imposée : la liberté de l'interprétation. Car si imposée qu'elle soit, comme un découpage premier et irréversible de la réalité psychique, la langue freudienne contient les qualités propres à toute langue, à savoir l'extension sans doute finie mais cependant immense des significations sur lesquelles ouvrent ses concepts, le possible déploiement de sa polysémie virtuelle, le nécessaire éclatement des métaphores qui la constituent en signifiants nouveaux contenus, comme des fragments clandestins, dans cette langue-mère... Qu'on pense aux interprétations multiples, et en écart, auxquelles donne lieu, selon chaque analyste, la lecture de tel ou tel texte freudien ! À chaque analyste, en effet, d'habiter différemment cette langue, selon les lois commandant sa subjectivité et sa sensibilité, d'en investir des fragments, d'en désaffecter d'autres... À langue imposée, langue réinterprétée ; et c'est, je crois, sur cette activité interprétative de la langue commune que je porte le débat auquel la communication analytique tente d'aboutir : débat sur la langue, son usage, sa référence, débat sur les mots dont chaque analyste habille différemment la chair de sa pensée et qui introduisent, au sein même d'une langue commune, une différence qui promeut l'échange de parole et est aux antipodes du babélisme,...

La communication analytique post-freudienne est donc condamnée à une référenciation incessante à cette langue des origines qui la sert autant qu'elle l'enserme : quant à sa production aussi bien qu'en ce qui concerne sa "consommation", si l'on peut désigner ainsi l'attente où sont les analystes des productions de leurs collègues, l'écoute et l'attention qu'ils accordent, la critique à laquelle ils les soumettent et éventuellement l'interprétation qu'ils en renvoient... De sorte que l'expérience analytique, aussi singulière, subjective et audacieuse qu'elle soit - celle qui par exemple oeuvre hors du champ de la névrose classique - doit, pour accéder au champ de la communication, s'éprouver à la grille conceptuelle instituée par Freud, quitte, comme le dit Jean Laplanche, à en faire dériver les éléments ; elle doit en passer par ses signifiants, quitte à en modifier le contenu, donc le destin... comme si l'échange intersubjectif entre analystes ne pouvait passer que par la médiation du concept freudien, à charge, pour l'auteur, d'explicitier l'usage qu'il en fait et,

pour son interlocuteur, d'en interpréter la pertinence. Et c'est à serrer au plus près cette exigence que la communication analytique est susceptible de produire à son tour les avancées scientifiques que nous connaissons. Car ce que nous montre l'histoire du mouvement analytique d'Abraham à Bion, de Ferenczi à Winnicott est que l'avancée scientifique indéniable qu'il a produite reste toute entière dépendante d'un approfondissement et d'un renouvellement des concepts freudiens, mais d'un renouvellement demeurant interne au concept, se restreignant aux torsions et rotations nécessaires à la prise en charge des signifiés inconscients restés dans la pensée freudienne en souffrance de manifestations.

Tout réel, qu'il soit celui propre à Psyché ou qu'il soit celui du monde - disons de la nature - est organisé par un discours et n'accède à la perception par les sens que par la médiation de ce discours. C'est par l'entremise d'un discours premier et fondateur que la science, toute science, acquiert une maîtrise du réel et assure sa transformation. Mais la particularité à laquelle est condamnée la science analytique est que son discours vise un réel particulier, l'inconscient, frappé de la négativité propre au refoulé. Là où pour le discours scientifique ordinaire, un objet s'impose, à la manière de ce que la langue allemande nomme *Gegenstand*, là où l'objet oppose à la langue la massivité de sa substance et la contraint à s'effacer devant lui, le discours analytique, lui au contraire, poursuit un objet dont l'essence ne tient qu'à son absence, qu'à son dérobement et dont la trace ne sera perceptible qu'au travers du mouvement de langage dont il anime la quête ou, pour être plus catégorique, le désir...

L'objet du discours analytique ne diffère pas au fond de celui de la passion : il est ce que la langue allemande nomme *der*, *Objekt*, il est ce qui inspire le discours à la manière dont le vent anime le feuillage de la forêt et qui manifeste, par ce mouvement, la puissante nostalgie laissée en chaque homme par les refoulements de la sexualité infantile imposés par la culture. Le discours auquel est contraint la communication analytique, puis sa science, reste, jusqu'à un certain point indisséparable de son objet ; ses mots sont avec la chose inconsciente, moins dans un rapport de signifiant à signifié, que dans celui d'une sensorialité : le mot "perçoit" la chose inconsciente et la "représente". Le discours analytique a donc un statut particulier qui le différencie de celui de toute autre science il est l'organe de perception de l'inconscient. De sorte que, de la même façon que dans la cure, l'activité de parole, à laquelle s'astreint l'analysant, vise à capter et à élaborer la

représentation inconsciente et son affect et à la convertir en des mots, la communication analytique, si elle reste au plus près de cette expérience, oeuvre à transporter dans ses mots mais aussi dans ses mouvements stylistiques et rhétoriques, la réalité de l'inconscient ; transport qui requiert, pour son achèvement, qu'une certaine écoute en recueil les indices. La communication, le mot lui-même le laisse assez entendre, suppose une interlocution ; la communication analytique suppose que cette interlocution soit analytique, qu'elle écoute au-delà des mots l'ombre portée sur eux parla chose inconsciente et qu'elle l'interprète. Et c'est dans ce mouvement même qu'elle est susceptible de s'ériger en science : car la science analytique si elle est une science est une science de l'interprétation. C'est pour les seuls besoins de cette interprétation que nous construisons, génération après génération un corpus théorique toujours plus sophistiqué.

Une hypertrophie apparente du discours analytique, choquante pour la pensée rationnelle, est la conséquence de cet état de choses. Et face à cela, les analystes sont tentés d'opposer ce que je crois être des formations réactionnelles comme, par exemple, de privilégier un matériel clinique avec les résonances que ce mot comporte, de substantialité et d'objectivité, un matériel que l'analyste "apporterait" à ses collègues alors même que, transporté par les mots de son écoute, l'analyste communicant obéit à une impulsion inconsciente de reconduire, de reproduire, de répéter auprès de ceux-ci une situation dont la mise en récit est la preuve qu'elle fut une situation de... détresse, c'est-à-dire une situation restée en souffrance d'interprétation. La présentation clinique est, bien sûr, une des formes possibles de la communication analytique et, parce que nous l'aimons généralement, nous lui prêtons volontiers d'en être une des formes les plus simples, les plus immédiates et, de toutes, la plus directement échangeable. Mais c'est méconnaître, là, les lois du discours, quand il travaille à la capture de la chose inconsciente, quand il la dit autant qu'il y résiste, qu'il sert son refoulement autant qu'il travaille à le lever, qu'il n'est en droit recevable que par une écoute interprétative, exclusivement ouverte à la dialectique du manifeste et du latent. Quand un analyste, par sa voix, laisse "librement" parler un analysant, même s'il y associe l'expression de son propre contre-transfert, dès lors qu'il s'adresse à des collègues, on peut, on doit supposer que ce récit manifeste là contient et refoule un autre discours, le discours propre du sujet parlant attaché transférentiellement à son interlocuteur. Et ce discours, j'en fais l'hypothèse, ne peut être que celui de sa

référenciation non pas théorique mais doctrinale. J'avance ici conscient de ma témérité, conscient de vous assener des vérités qui vous sont de longtemps connues et qu'il est presque outrecuidant d'énoncer, j'avance donc avec inquiétude, mais j'avance parce qu'il me semble toucher là à une des difficultés les plus subtiles et les plus passionnelles de la communication analytique large telle qu'elle se produit ici entre nous, entre groupes analytiques organisés ayant leur histoire propre leurs traditions théoriques définies.

J'en viens ainsi à la question du renouvellement des concepts freudiens dont s'origine la théorie analytique. Je ne pouvais y venir que par le détour de la présentation clinique. Ce renouvellement des concepts freudiens a été appelé aussitôt que des analystes ont emboîté le pas du fondateur ; il a été appelé, d'abord, parla mise en commun de cette théorie, par la nécessité de son interprétation et par la possibilité de l'inter-contrôle, pour reprendre cette expression de Pierre Fédida, que les analystes furent en mesure de s'octroyer mutuellement. Le renouvellement des concepts freudiens a été ensuite appelé par une exigence d'approfondissement théorique, à l'épreuve d'une expérience analytique que chaque analyste est virtuellement conduit à renouveler voire à transformer.

Seulement ce renouvellement se heurte à certaines contraintes et limites au-delà desquelles se produit une véritable mutation conceptuelle : aussitôt, en effet, qu'un concept nouveau se substitue à celui qui l'a fait naître, il signe sa désuétude, il lui ôte sa vitalité, voire il l'efface. Une telle mutation affecte d'abord l'intelligibilité et la signification de l'ensemble de la théorie analytique ; mais si ce n'était que cela, il nous resterait encore les moyens d'un débat, fort large et compliqué, mais tout de même virtuellement entreprenable. Seulement une telle mutation conceptuelle ne peut pas ne pas rejaillir sur le soubassement doctrinal et langagier de la théorie ; il ne peut pas ne pas modifier la langue même de l'analyse, l'ériger en une "autre" langue qui ne sera plus commune qu'à ceux qui adhèrent à cette transformation et restera étrangère à ceux qui la refusent. Et avec la perte d'une langue commune ce serait la condition même du débat qui disparaîtrait...

Je pense par exemple à l'introduction par Melanie Klein dans la théorie analytique du concept d'envie qui, d'après ma

lecture, éjecte le concept de sexualité de la place centrale qui lui est désigné par Freud dans l'étiologie des psychonévroses et dans la constitution de l'appareil psychique. Je pense aussi à la révision par Lacan de la théorie freudienne autour du concept, emprunté au structuralisme, de forclusion qui démet la pulsion - et donc l'affect - de la place centrale qu'ils y tenaient.

Au-delà de l'intérêt scientifique de ces transformations conceptuelles, je veux souligner le fait que ces auteurs ont ainsi, et sans doute à leur insu, en changeant sa langue, refondé l'analyse. Je veux souligner le fait que leur œuvre devient, de ce fait, une "communication analytique de la première génération", appelant aussitôt de la part de ceux qui ont adhéré à cette transformation, une "communication de la seconde génération". Je ne reproche pas à ces auteurs d'avoir brisé l'unité de la langue commune : il ne s'agit là que d'une complication exigée par l'histoire même du mouvement analytique ; nous n'avons pas à en juger, nous ne pouvons que tenter de nous en ressaisir. Simplement force m'est de constater qu'il m'est désormais impossible de me prononcer sur l'intérêt scientifique de ces contributions. Pourquoi ? Parce que, faute de pouvoir référer ma critique à une expérience analytique commune à mon interlocuteur et à moi-même, expérience elle-même étroitement dépendante d'une doctrine et d'une langue commune, je ne pourrais que m'inscrire dans une dispute idéologique, je ne pourrais qu'opposer mon adhésion passionnelle à ma doctrine à celle que je suppose chez mon interlocuteur et qui me reste, parce qu'elle est énoncée dans une langue qui m'est désormais étrangère, insaisissable... Ce type de communication pourrait être dit scientifique, il fait s'affronter des théories mais il esquive, au sens où j'aimerais en discuter avec vous, c'est d'abord un discours qui met en jeu la référence que le locuteur entretient avec sa doctrine et avec sa langue, assez explicitement pour qu'elle soit audible pour son interlocuteur ; elle est un discours qui exige d'être entendu dans la tension établie entre la représentation-but des constructions théoriques qu'il propose à ses collègues et l'activité de parole déployée, à la faveur de cette adresse, depuis le contact avec la chose inconsciente. De l'écoute de cette tension, de la prise en compte de cette tiercéité, naît l'interprétation qui est la forme spécifiquement analytique de la science psychanalytique.

4ème Conférence sur l'analyse de l'enfant et de l'adolescent Stockholm FEP 25-26 avril 1998

Jean-Claude Arfouilloux

Le thème de cette conférence (à ne pas confondre avec le colloque qui s'était tenu quelques mois auparavant à Milan sous la même appellation, et dont un compte-rendu figure dans le n° 49 de Documents & Débats) était "Le jeu comme médiateur du monde psychique interne dans la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent".

En me rendant dans cette grande capitale, qui conserve des allures provinciales mêlées au charme des villes du Nord, je me rappelai que c'est dans un de ses nombreux musées, le Moderna Museet, qu'est exposée l'une des œuvres emblématiques du surréalisme, *Le cerveau de l'enfant*, peinte par Giorgio de Chirico en 1914 et qui fit tourner la tête d'André Breton quand il l'aperçut, dix années plus tard, depuis la plateforme d'un autobus, à la devanture de la galerie Paul Guillaume. Mais les musées ferment tôt en Suède, et les séances de travail de la Fédération Européenne de Psychanalyse se prolongent fort tard. Point de visites, donc ; seulement quelques promenades dans une cité brumeuse disséminée sur un chapelet d'îles et d'îlots que séparent de larges bras de mer "holm" signifie île en suédois).

Mais revenons à l'enfant et à l'activité ludique produite par son cerveau, puisque tel était le sujet dont nous avons à débattre. L'essentiel des contributions à cette traditionnelle rencontre européenne, qui se tient régulièrement tous les deux ans depuis 1994, a été publié dans les numéros 50 (printemps 1998) et 51 (automne 1998) du bulletin de la FEP, Psychanalyse en Europe. Pour la première fois, une traduction simultanée était proposée dans chacune des trois langues officielles de la Fédération Européenne : allemand, anglais et français. Rappelons que l'APF a toujours plaidé dans ce sens, malgré les frais supplémentaires occasionnés dans l'organisation de ces manifestations. Deux exposés cliniques constituaient le centre de cette conférence celui, en français, de notre collègue bruxelloise Nicole Carels et celui, en anglais, d'Agneta Sandell, Présidente de la Société Suédoise dont j'étais le discutant en français. Les travaux cliniques exposés portaient cette année

sur l'adolescent, la conférence suivante devant se consacrer plus particulièrement au jeune enfant, comme le recommande une règle plus ou moins établie.

À partir de la cure d'un garçon de 9 ans placé dans une famille d'accueil, Nicole Carels étudiait la fonction double, "reflet et agent de transformations psychiques". Le motif du double, sous les formes multiples qu'il peut revêtir, est un thème universel, comme Freud et Rank en ont apporté les preuves. Sa présence dans les jeux des enfants (le compagnon imaginaire, par exemple) et dans les manifestations du transfert au cours des cures analytiques sont des faits bien connus, qui ont fait l'objet d'un certain nombre de publications (notamment de Bion). Cependant, le discutant britannique de l'exposé de N. Carels, Robin Anderson, ne paraissait pas entièrement convaincu de son intérêt pour la psychanalyse des enfants et s'étonnait de l'importance que donnent les analystes de langue française à un thème qui, selon lui, concerne plus la littérature que la clinique. Dans son commentaire, en effet, N. Carels citait surtout des auteurs français et on peut dire qu'elle appartient à ce courant, bien que belge.

Avec Agneta Sandell, les références théoriques se situaient dans une tout autre perspective, celle des modèles post-kleinieniens venus de la psychanalyse britannique et largement utilisés sur le continent, du moins chez les analystes du Nord de l'Europe. Le concept de "fantasme masturbatoire central de l'adolescence", introduit il y a quelques années par Moses et Eglé Laufer et sur lequel A. Sandell étayait largement sa réflexion en est un exemple assez significatif. On sait qu'il a été accueilli chez nous avec beaucoup de scepticisme, alors qu'il semble être devenu une sorte de nouveau "Schibboleth" pour un certain nombre de nos collègues anglais, allemands, hollandais, scandinaves qui en font un usage systématique. D'une façon générale et pas seulement dans le champ de la psychanalyse de l'enfant, ce clivage est l'un des problèmes que nous rencontrons dans nos échanges avec eux, nous donnant assez souvent l'impression de ne pas parler la même

langue psychanalytique qu'eux, la nôtre, décidément, étant plus proche de Freud.

Mais ces remarques n'ôtent rien à l'intérêt clinique du travail d'Agneta Sandell dont le titre, en anglais, était : *The adolescent and psychic change*. Il portait sur l'analyse (à raison de quatre séances par semaine) d'un adolescent psychotique caractériel suivi dans une institution psychiatrique jusqu'à l'âge adulte, où il atteint enfin la position dépressive et accède donc à une certaine maturité. A. Sandell mettait l'accent sur les difficultés du processus de séparation et d'individuation dans de tels cas, où l'analyse du transfert est rendue malaisée par l'intensité des manifestations affectives et par les transgressions mettant le cadre en péril. Sans doute la référence au père, en tant que pôle symbolique

de la relation, n'était-elle pas assez présente dans ce que A. Sandell nous donnait à entendre de son travail analytique, tandis que la mère était omniprésente comme objet de haine et d'agression sexuelle chez cet adolescent dont le père, il faut le noter, était interné dans un hôpital psychiatrique.

Il revint à Abigail Golomb, Présidente de la Société d'Israël, de faire la synthèse des travaux en séance plénière et en petits groupes, avant que la Conférence ne s'achève avec un lunch offert par le Maire de l'Hôtel de Ville de Stockholm. La prochaine Conférence de la FEP sur l'Analyse de l'Enfant et de l'Adolescent, d'abord menacée de suppression pour des raisons financières, se tiendra à Paris au printemps 2000. L'APF et la SPP sont chargées de son organisation.

Rencontre FEP-NAIPAG

Santa Margherita Ligure 23-25 juillet 1998

Daniel Widlöcher

La rencontre entre des membres de la Fédération Européenne et des psychanalystes Nord-Américains est devenue maintenant traditionnelle. Elle se tient tous les deux ans, à la fin du mois de juillet, l'année qui ne coïncide pas avec le Congrès International. La dernière réunion s'est donc tenue en juillet dernier, sur la côte Ligure. Comme d'habitude, elle réunissait une trentaine de participants venant de chaque côté de l'Atlantique. La participation française était très réduite : deux personnes pour la Société de Paris et moi-même pour l'Association Psychanalytique de France.

L'organisation du travail était la même que lors des réunions précédentes : petits groupes de huit personnes (quatre Européens et quatre Nord-Américains) se réunissant en principe huit fois pour des séances de 1 h 30, chacun des participants apportant un document clinique rédigé en anglais. Il faut d'ailleurs préciser que l'intérêt de ce document, concernant une à trois séances d'analyse relatée(s) avec le plus de sobriété, est moins le contenu lui-même du texte que sa fonction de support pour la discussion, chaque présentateur ayant largement la possibilité de développer sa réflexion autour du matériel rédigé.

Des discussions elles-mêmes, on retiendra, comme à l'habitude, qu'elles se déroulaient dans un cadre très franc et très amical. Il me semble que, dans la plupart des groupes, on a évité la pente toujours offerte d'une mauvaise

supervision collective. Chacun cherchait davantage à exprimer comment il réagissait psychiquement au matériel présenté plutôt qu'en proposant ses propres interprétations ou sa propre technique. Les éclairages étaient évidemment très différents d'un continent à l'autre, mais aussi d'un participant à l'autre. Sans doute dans certains cas, la distance devenait telle qu'elle suscitait en privé des mouvements critiques un peu vifs, mais je crois en définitive que la confrontation des différences a été surtout une occasion d'enrichissement.

Le cadre matériel était sublime : un hôtel Victorien accroché aux rochers et dont les escaliers descendaient jusqu'à la mer. On a d'ailleurs regretté que l'emploi du temps très serré n'ait laissé que trop peu de temps de loisir. Le coût du séjour s'est révélé assez économique et, si l'hôtel maintient son ordre de prix, il n'est pas exclu que nous nous réunissions en 2000 en ce même lieu. Le seul inconvénient est la complication des transports : Gênes n'est pas un aéroport très fréquenté et il y a encore une quarantaine de kilomètres pour se rendre à Santa Margherita Ligure. Mais les moyens de transport sont suffisamment pratiques sur place pour que cet inconvénient ne soit pas un obstacle pour une prochaine rencontre en ce lieu.

Inutile de dire qu'il serait hautement souhaitable que d'autres membres de l'APF se portent candidats compte tenu de l'intérêt scientifique et amical de la réunion.

Séminaire des membres associés de la FEP Munich juin 1998

Anne-Marie Duffaurt, Frédéric Missenard

Le séminaire des Membres Associés de la Fédération Européenne de Psychanalyse à Munich, en juin 1998, a été une expérience excitante et stimulante à plusieurs titres.

La qualité de l'accueil de la Société Allemande, dans le cadre splendide d'un ancien monastère n'y était pas pour rien.

Mais c'est sans doute le contexte institutionnel qui donnait une ambiance globale de liberté - liberté dans la grande convivialité des échanges entre participants - peut-être d'ailleurs plus apparente que réelle du fait des difficultés linguistiques. Liberté qui n'excluait pas, au contraire, une forte implication dans les groupes de travail, où il s'agit rappelons-le de dire un texte basé sur du matériel de séance dans un groupe de 6 - 8 participants avec un superviseur.

Expérience pour nous à l'APF qui n'avons pas de supervision collective, expérience qui s'en différencie cependant par l'absence, dans ce séminaire, de tout enjeu institutionnel.

L'intérêt d'une telle rencontre internationale ne réside d'ailleurs pas tant dans ce qu'apporte la supervision, nous nous souviendrons en particulier de Madame Jacqueline Godfrind de la Société Belge, que dans la possibilité d'appréhender des modes de travail et de réflexion issus d'autres cultures analytiques. Les impressions qui vont suivre sont à nuancer en fonction du niveau décevant de notre anglais, langue de référence. Globalement, si notre sentiment a été de partager assez facilement avec les latins, à la fois de parler une langue proche et de travailler un objet commun, par contre nous avons rencontré quelque chose de plus problématique avec les représentants des Sociétés du Nord (Allemagne, Norvège, Suède, etc...). Là, parfois une narrativité d'aspect naïf semble prendre le pas sur une écoute qui structurerait la clinique et la névrose de transfert, cette dernière paraissant disparaître derrière le relationnel, l'interactif, le psychothérapique. On peut se demander si dans ces pays protestants le contrôle social hypertrophié, le refus culturel de toute dimension transgressive n'amènent pas des pratiques à la limite de ce qui nous considérerions comme psychanalytique.

Le cas de l'Angleterre est à part. Nous avons eu la chance d'entendre un représentant du groupe indépendant (Tuckett)

qui a travaillé comme il a l'habitude de le faire avec les groupes de supervision de sa société.

Ce matériel clinique était repris non sans brio dans leur conception active de l'ici et maintenant transférentiel (l'enactement) avec une insistance forte vers la mise en évidence des mouvements pulsionnels des positions schizo-paranoïdes et dépressive. Là, même si le style en était très différent, nous avons eu le sentiment d'être avec un investissement véritablement analytique.

Il a d'ailleurs été intéressant de comparer comment le même matériel clinique pouvait être repris par différents superviseurs : des théorisations à priori ayant peu en commun amenaient des évaluations finalement proches. Ce qui peut paraître rassurant demande un effort de décentrement ; il vaut mieux mettre son "narcissisme des petites différences" de côté, ne pas trop tenir à sa propre théorisation de crainte d'être blessé par ce qu'on ne reconnaîtrait pas.

Enfin, il y a le contact avec les représentants des jeunes sociétés des ex-démocraties populaires.

Il est certainement important d'être présent, de défendre nos conceptions par rapport à des visions simplificatrices ou psychothérapiques.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer la traductrice polonaise du " vocabulaire..." vocabulaire qui a moins de succès qu'un ouvrage américain bien plus directement accessible.

Pour que le succès vienne dans un deuxième temps, il faut sûrement maintenir des liens et des contacts. La demande est d'ailleurs forte vers la psychanalyse française, de la part des membres associés ou des superviseurs, la créativité et l'originalité sont perçues, non sans une certaine inquiétude.

Nous avons pu être vécus comme arrogants. On peut se demander s'il n'y a pas à réfléchir à notre communication avec des sociétés et des univers analytiques étrangers.

Pour terminer, nous voudrions rappeler que pour nous, à côté de l'intérêt évident aux échanges internationaux, la découverte d'une nouvelle modalité de travail de la clinique analytique a été stimulante.

Publications des membres et analystes en formation à l'APF
1^{er} mars 1998 – 28 février 1999

Jacques André

1999

" L'élément féminin impur ", in *Clés pour le féminin*, Débats de la Revue Française de Psychanalyse, 1^{er} trimestre 1999

" L'unique objet", in *Etats-limites : Nouveau paradigme pour la Psychanalyse ?* Petite Bibliothèque de Psychanalyse, PUF, 1999

" Fil d'Ariane. La théorie et le féminin", in *La féminité autrement*, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, 1999

Activités éditoriales

Direction, en collaboration avec J. Laplanche, de la collection Petite Bibliothèque de Psychanalyse, PUF (4 titres parus en 1999)

Annie Anzieu et Didier Anzieu

1998

" Eloge de la paupière", in *Le fait de l'analyse*, n°5, les Organes, Autrement, septembre 1998

Annie Anzieu

Activités éditoriales

Conseillère de rédaction au *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*

Didier Anzieu

1998

Le groupe et l'inconscient, Nouvelle édition corrigée et complétée, Dunod 1998

L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse, 4^{ème} édition, PUF 1998

Dictionnaire de psychologie (contribution), 2^e éd. mise à jour, PUF, 1998.

1999

Beckett, collection Folio-Essais, Gallimard, 1999

Activités éditoriales

Directeur de la collection " Psychisme" aux éditions Dunod

Co-directeur, avec René Kaës de la collection "Inconscient et Culture" chez Dunod

Olivier Appia

1998

" La programmation neurolinguistique et son application dans la prise en charge de la douleur chronique", in *compte-rendu du 8^{ème} congrès de la SOFRED*, J. Bailly, O. Appia

Jean-Claude Arfouilloux

1998

" Relation d'inconnu, Séduction, Transfert de pensée" in *Transmission, transfert de pensée, interprétation*, sous la direction de André Barbier et Pierre Decourt, actes des 13^e Journées Occitanes de Psychanalyse, Montpellier, 1997, Éditions du Monde Interne, Puteaux 1998, P. 37-56

Patricia Attigui

1998

Chronique de l'actualité des parutions analytiques, revue *Le Supplément*, Paris, CERF, n° 205, juin 98

" Entre norme et ambiguïté : du féminin au masculin, identité et partition" P. 55-70, in *Actes du Congrès du CLER* (Centre de Liaison des Équipes de Recherche) : *Être Femme - Être Homme*

" Quand le jeu théâtral ouvre l'espace thérapeutique", in *L'art questionne la psychanalyse*, Revue Art et Thérapie, août 98, n° 64-65, P. 74-87

" Pour une méthodologie critique du travail théâtral en milieu thérapeutique - Approche théorique renouvelée de la mémoire et du handicap", in *Revue Française de Psychiatrie et de Psychologie Médicale*, octobre 98, n° 21, P. 65-68

Anne Aubert Godard

1999

" Chapitres - clinique de la prime parentalité - clinique des soins palliatifs" in *Psychologie clinique Approche psychanalytique*, Paris Dunod 1999

" D'autant moins père qu'il l'est dès la conception de l'enfant ? Temporalité de la paternité au XXI^{ème} siècle" in *Cahier de maternologie*, 11, 1999

" Entre adulte et bébé l'étrange désordre de la naissance, l'intime est mis à nu, l'étranger imposé" in *Le bébé, l'intime et l'étrange*, coll. Mille et un bébés, Ères

" L'allaitement révélateur des conflits de pouvoir. A propos du statut social du sein des femmes" in *Le Carnet Psy*, mars 1999

" Être mère d'un enfant à risque" in *Devenir Mère Devenir Père*, coll. ARIP, Éres 1999

" Processus de paternité chez l'homme endeuillé " in *Devenir Mère Devenir Père*, Coll. ARIP Éres 1999

" Médecine prédictive en conseil génétique prénatal - un temps bouleversé", A. Aubert, A. Rossi, in *La Revue Laennec*, mars 1999

André Beetschen

1999

" Un vacillement du lien amoureux : la jalousie" in *le groupe soignant : des liens et des repères*, sous la direction de Marcel Sassolas, Éres 1999

Activités éditoriales

Membre du Comité de rédaction de *Le fait de l'analyse*, éd. Autrement

Joël Bernat

1997

" Conserver un esprit non prévenu" in *Transmission, transfert de pensée, interprétation*, Actes des XII^{ème} Journées Occitanes de Psychanalyse, Montpellier, novembre 97, Éditions du Monde Interne

1998

"Interprétation et transmission de pensée", in *Le fait de l'analyse*, n°4, Le démon de l'interprétation, Autrement, mars 98.

Activités éditoriales

Collection Études Psychanalytiques, L'Harmattan, Paris (5 titres parus)

Gérard Bonnet

1998

" Convertir le trauma par l'écriture" in *Écriture de soi et trauma*, collectif, Antropos, 1998

"Tours et détours de l'appropriation" in revue *Rivage*, Rouen 1998

1999

Les mots pour guérir, la relation thérapeutique, Payot 1999

" Voir être vue, la part du père dans l'accès de la fille à la féminité" in *Débats de psychanalyse*, Clés pour le féminin, PUF 1999

" Perversion affective et perversion sexuelle. Les quatre états de l'affect" in *Revue Française de Psychologie*, 1/1999

Alain Braconnier

1998

Le bébé et les interactions précoces, A. Braconnier, J. Sipo (sous la direction de), Paris PUF 1998

Abrégé de psychologie dynamique et psychanalyse, Masson 1998

" Du sexe du thérapeute" in *Enfances & Psy*, Dossier : Filles, garçons, Éres, n°3 P. 119-122, 1998

"Amoureux et malheureux. Un dilemme de l'adolescence" in *Nervure*, tome XI, n°5, juin 1998

" Les larmes d'Éros" in *Adolescence. Expérience d'amour* 32, 16(2), P. 39-47, 1998

1999

Adolescence et psychopathologie, en collaboration avec D. Marcelli, Masson, Paris, 5ème édition 1999

Françoise Brelet-Foulard

1999

"Processus de pensée" (Même partie), in *Névroses et fonctionnements limites*, en collaboration avec C. Chabert et B. Brusset, Paris Dunod 1999

Stella Brisard

1998

" Ces bébés éprouvent être" in *Journal des psychologues*, n°155, Mars 1998

Françoise Caille-Winter

Activités éditoriales

Membre du Comité de rédaction du *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, Bayard

Catherine Chabert

1998

" Une place perdue" in *Le fait de l'analyse*, Le démon de l'interprétation, n°4, Autrement, mars 1998, P. 287-299

" Les voies intérieures. Enjeux de la passivité" 59^{ème} Congrès des psychanalystes de langue française, in *Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris*, Paris, PUF, 1998, pp. 9-65

1999

"Problématiques" in *Névroses et fonctionnements limites*, Paris, Dunod 1999, P. 71-128, en collaboration avec F. Brelet-Foulard et B. Brusset

"Les fonctionnements limites, quelles limites ?" in *Les états-limites : un nouveau paradigme pour la psychanalyse ?* en collaboration avec J. André, J.-L. Donnet, P. Fédida, A. Green, D. Widlöcher, Petite bibliothèque de psychanalyse, Paris PUF 1999

Activités éditoriales

Directeur de collection, "Psychopathologie et psychanalyse", Psycho Sup, Dunod

Françoise Couchard

1998

" Le masculin sous la menace : une question d'honneur " in *Revue Française de Psychanalyse*, t. LXII, avril-juin 1998

1999

"Destins de l'universelle Étrangeté de la féminité", "Énigmes" in *La prétentaine*, Institut de Recherche Sociologiques et Anthropologiques, n°11 Janvier 1999

Albert Crivillé

1998

" Dégager l'enfant de la mésentente parentale" in *Enfance et Psy*, n°4 1998

Catherine Cyssau

1998

L'entretien en clinique, Paris, In press, dir. C. Cyssau, 1998, 348 P.

" Le premier entretien" in *L'entretien en clinique*, C. Cyssau, P. Fédida, dir, C. Cyssau, op, cit, P. 146-154

" Le clinicien face à l'entretien : institution, transmission, formation", C. Cyssau, A. Lefort, in *L'entretien clinique*, dir. C. Cyssau, op. cit, P.323-335

" L'entretien psychothérapique selon le paradigme de l'autisme : face aux conduites d'autosuffisance, de retrait et à la dimension du non-verbal", in *L'entretien en clinique*, dir. C. Cyssau, op. cit, P. 219-232

"Introduction à l'entretien clinique" in *L'entretien en clinique*, dir. C. Cyssau, op. cit, P. 13-15

1999

" Fonctions théoriques du cas clinique. De la construction singulière à l'exemple sériel", in F. Villa, P. Fédida, *La controverse du cas, monographies de psychopathologie*, n°7, Paris, PUF 1999

" La construction du roman familial dans l'analyse d'enfants", in F. Villa, P. Fédida, *La controverse du cas, monographies de psychopathologie*, n°7, Paris, PUF, 1999

Judith Dupont

1999

" La noción de trauma on Ferenczi y su influencia en la investigación psicoanalítica posterior" in *Revista de Psicoanálisis de la Asociación Psicoanalítica de Madrid*, n°28, nov. 1998, P. 17-34

" Les notes brèves inédites de Sandor Ferenczi" in *Le Coq Héron*, n°149, 1998, P. 69-83

Activités éditoriales

Rédaction du Coq-Héron

Louis Edy

Activités éditoriales

Comité de rédaction du *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*

Corinne Ehrenberg

1998

Compte-rendu du livre " De la guérison psychanalytique" de N. Zaltzman, in *Esprit*, oct. 98

Pierre Ferrari

" Les psychothérapies psychanalytiques", Éditorial in *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, n°22, P. 9-17

Activités éditoriales

Journal de la Psychanalyse de l'Enfant. Directeur de la publication, Bayard .

Blandine Foliot1998

" D'un état amoureux à l'autre" in *Revue Adolescence*, 1998, 16,2, P. 133-137

François Gantheret1998

Libido Omnibus et autres nouvelles du divan, Gallimard - l'Arpenteur, 1998

1999

"Transmission et transfert en psychanalyse. Le vecteur de la sexualité" in *Revue de la Villa Gillet*, Lyon 1999

Lucile Garma1998

"Les insomnies psychiatriques" in *Le sommeil normal et pathologique*, 2ème édition révisée, M. Billiard éd., Masson, Paris 1998, P. 188-202

"Aperçus sur les rêves et les activités mentales du dormeur dans la clinique du sommeil" in *Revue Française de Psychosomatique*, n°14, 1998, P. 15-31

Activités éditoriales

Membre du comité scientifique de la revue *Neuro-Psy*

Bernard Golse1998

"Attachement, modèles opérants internes et métapsychologie ou comment ne pas jeter l'eau du bain avec le bébé" in *Monographies de psychopathologie*, PUF Paris 1998, P. 149-165

" Psychologie périnatale : définition du champ théorico-clinique" in *Monographies de psychopathologie*, PUF, Paris, 1998, P. 7-21

1999

Du corps à la pensée, PUF coll. Le fil rouge, Paris 1999

Activités éditoriales

Co-direction avec S. Lebovici, P. Jeammet et G. Diatkine de la section "enfant" de la Collection "Le Fil rouge", PUF, Paris

Co-rédacteur en chef avec F. de Barbot de la revue *Contraste*

Edmundo Gómez-Mango1999

La place des Mères, Collection Connaissance de l'inconscient, Tracés, Gallimard, Janvier 1999

"Une langue sans père" in *Le groupe soignant : des liens et des repères*, sous la direction de M. Sassolas, Ères, janvier 1999

Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction de la revue *Le fait de l'analyse*.

Michel Gribinski1998

" Furtiva Nox - Querelles de l'interprétation", *Le fait de l'analyse*, n° 4, Le démon de l'interprétation, Autrement, mars 1998

" Le peu de bras" in *Le fait de l'analyse*, n°5, Les organes, Autrement, sept, 1998

Activités éditoriales

Directeur de la revue *Le fait de l'analyse*, Autrement (n°4, Le démon de l'interprétation, mars 1998 ; n° 5, Les organes, septembre) 1998

Jean-Michel Hirt1998

Vestiges du dieu. Athéisme et religiosité, Éditions Grasset
" L'entretien clinique transculturel", in *L'entretien en clinique*, In Press, Paris

" L'ailleurs et l'ici" in *Y'a-t-il une psychopathologie des banlieues ?* Ères, Paris

" Mise en scène de la honte", *Cahiers Intersignes*, n° 11-12, Ed de l'Aube

1999

" Le massacre des innocents", in *L'inactuel* (nouvelle série), n°2, Circé

Didier Houzel1998

"Liens et stabilité dans le processus analytique" in *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 1998, n°23, P. 53-68

Activités éditoriales

Co-rédacteur du *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*

Direction de la publication du *Dictionnaire de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent*, PUF, 1999

Benjamin Jacobi1998

Les mots et la plainte, Ères, mars 1998

"Espaces d'exil de la langue" in *Chroniques méditerranéennes*, 1998, P. 55-56

1999

"Les positions dépressives des soignants" in *Neuropsychiatrie de l'enfance et l'adolescence*, n°6, n° spécial : la dépression dans tous ses états, 1999

"Plainte et Adolescence" in *Adolescence*, n°1, 1999

Laurence Kahn1998

"Modification d'une anatomie", *Le fait de l'analyse*, Les organes, n° 5, sept. 1998

Activités éditoriales

Membre du comité de rédaction de la revue *Le fait de l'analyse*

Bernard de La Gorce1999

"La Méprise" in *De la trahison*, sous la direction de D. Scarfone, Petite bibliothèque de psychanalyse, PUF, 1999

Jean Laplanche1998

"Narrativité et herméneutique", in *Revue Française de Psychanalyse*, 1998, LXII,3, P. 889-893

"Entretien avec Patrick Froté" in *Cent ans après*, Paris, Gallimard 1998, P.169-227

Activités éditoriales

Direction scientifique des Œuvres complètes de Freud, vol IX (1908-1909)

Direction de la collection Bibliothèque de psychanalyse, PUF

Direction de la collection Voix nouvelles en psychanalyse, PUF

Roland Lazarovici1998

"L'impuissance : défaite du masculin" in *Revue Française de Psychanalyse*, 1998, LXII, 2, avril-juin 1998

"L'amour de l'objet perdu" in *Adolescence*, tome 16, n°2, automne 1998

"Séparation et recomposition familiale : la dépression des adolescents face à la désidérialisation et à la sexualité des parents" in *Revue de Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 1998, tome 46, n°10-11

Jacques LénaActivités éditoriales

Comité de rédaction de *Psychiatrie Française*

Didier Lippe1998

"De la mélancolie à l'adolescence" in *Perspectives Psy*, vol. 37, n°4, sept. octobre 1998

1999

Les troubles maniaco-dépressifs à l'adolescence, ouvrage collectif, D. Bochereau, M. Corcos, P. Jeammet, Masson, 1999

Jean Losserand1998

"La valse des têtes" in *Le fait de l'analyse*, Les organes, n°5, septembre 1998, P. 41-67

Danielle Margueritat1998

"Métabolisme d'un signifiant traumatique" in *Le signifiant pour quoi dire ?*, Paris, APF, 1998

"Tout le monde dit : « *I have a dream* »" in "La déception", *Topique*, n°65, mai-juin 1998

Vladimir Marinov1998

"Les signifiants corporels dans les troubles des conduites alimentaires : une expérience de psychothérapie analytique à travers le collage" in *International Journal of Art Therapy*, n°3, avril/mai/juin 1998

1999

Rêve et séduction. L'art de l'Homme aux loups, Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1999

Activités éditoriales

Membre du comité de lecture de l'International Journal of Art Therapy

Yves Matisson

"Le trouble sensoriel des mots, approche psychanalytique du blanc dans la pensée", Coll. Études Psychanalytiques, dirigée par A.-J. Brun, et J. Bernat, l'Harmattan

Patrick Merot1998

"Le cri du sexe" in *Le fait de l'analyse*, n° 5, septembre 1998, Les organes, Autrement, P.161-189

Marie Moscovici1998

"Les paroles restent" in *L'inactuel*, n°1, nouvelle série, novembre 1998, Circé

"Le premier individu dans l'histoire humaine" in *Revue de la Villa Gillet*, n°7, novembre 1998, Circé

Activités éditoriales

Direction de la revue *L'inactuel*, parution du n°1 de la nouvelle série aux Éditions Circé, titre du n° : États de mémoire, novembre 1998 ; avec pour l'APF les articles de P. Férida, P. Lacoste, M. Moscovici

Kostas Nassikas1998

"Les tentatives de suicide chez les adolescents et l'aire du Je(u)" publication interne A.N.P.A.S.E, Chambéry, février 1998

Nicole Oury

"Une parole se risque, des liens se tissent" in *Journal de Psychanalyse de l'enfant*, Les liens, n°26, P. 196-211

Aline Petitier1998

"Lascia le donne..." in *Le fait de l'analyse*, n°4, Le démon de l'interprétation, Autrement, mars 1998

J.-B. Pontalis1998

L'enfant des limbes, Gallimard, Paris
Entretien avec Patrick Froté, in *Cent ans après*, série la psychanalyse dans son histoire, Gallimard, P. 493-553

Activités éditoriales

Direction de la collection "Connaissance de l'inconscient", Gallimard, (4 titres parus)

Direction de la collection "L'un et l'autre" (5 titres parus) de 1998/1999

Gilles Rebillaud1998

"M'aimez-vous ?" à propos de l'amour du transfert, in *Adolescence*, 1998, 16,2, P. 139-155

Guy Rosolato1998

"Nos sublimations" in *Revue Française de Psychanalyse*, n°4, La sublimation, P. 1191-1215

Monique Rovet1998

"L'énigme d'un destin" in *Revue Française de Psychanalyse*, Le masculin, LXII, 2, 1998

Gérard Schmit1998

" Le devenir des troubles du comportement de l'enfance", G. Schmit, N. Golovkine, L. Nguyen, in *Nervure*, tome 11, n 6, septembre 1998, P. 46-51

" Les objets " flottants" ou l'usage de l'analogique en thérapie familiale" in *L'intelligence avant la parole*, ouvrage collectif dirigé par M. Soulé, B. Cyrulnic, E.S.F., Paris, 1998, chap. 9, P. 99-106

Activités  ditorialesComit  de rédaction de la revue *Génération*Comité de rédaction de la revue *Psychiatries***Joël Sipos**1998

" Le bébé et les interaction précoces", A. Braconnier, J. Sipos, in *Monographies de psychopathologie*, Paris, PUF, 1998

"Antisubjectivisme et parole de bébé" A. Braconnier, J. Sipos, in *Le bébé et les interactions précoces*, op. cit.

" L'entretien diagnostique", C. Cyssau, J. Sipos, in *L'entretien en clinique*, In Press, Paris 1998

1999

"Je n'aurai pas été", D. Lauris, C. Hoffmann, J. Sipos, C.N. Pickmann, in *Problématiques adolescentes et direction de la cure*, Paris,  res, 1999

Activités  ditoriales

Membre du comité éditorial des Monographies de Psychopathologie (Dir. P. Fédida, D. Widlöcher)

Dominique Suchet1998

" Le sang de l'hymen" in *Le fait de l'analyse*, les organes, n 5, septembre 1998, Autrement

François Villa1998

"Le mutisme de l'enfant autiste une promesse de silence ?" in r dition *le silence en psychanalyse*, dir. J.-D. Nasio, Paris, Payot, 1998

"La personne âgée" in *l'entretien clinique*, dir. C. Cyssau, Paris, In Press, 1998

"Analyse de la naissance d'un sentiment amoureux. Fragment clinique" in *Adolescence*, n 32, Paris, Greupp, automne 1998

Daniel Widl cher1998

" Quality control, condensed analysis and ethics, in *International Journal Psycho-Analysis*, 1998, 79, 1

" Les modèles de communication psychanalytique" in *L'entretien en clinique*, dir. C. Cyssau, Paris, In Press, 1998, Serge & France Perrot Eds

" Existe-t-il une théorie psychanalytique de la conscience ?" in *La conscience et ses troubles*, séminaire J.-L. Signoret, Paris-Bruxelles, de Boeck Université, 1998 P. 193-206

"  ditorial" in *Psychothérapies*, vol. 18, 1998, n 2, P. 65

" Concept de névrose" in *Encyclopédie Médico-Chirurgicale*, 37-300-A-10, 1998

" Sur l'état de santé de la psychanalyse aujourd'hui" et " La psychanalyse est-elle mortelle ?" in *Cent ans après*, entretien avec Patrick Frot , Coll. Connaissance de l'inconscient, Paris, Gallimard, 1998, P. 285-334

" De l'empathie à la co-pensée" in *Les langages du groupe, revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1998, n 30, Paris,  res

" Le psychiatre a-t-il le droit d'être psychothérapeute ?", éditorial *Psychiatrie Privée Midi-Pyrénées*, n 6, 1998

Michel Gad Wolkowicz1998

"L'interprétation profane ; l'acte de langage de l'infantile" in *Revue du département de psychanalyse et psychopathologie clinique*, T. 4, Vol. 23, avril 1998, Université de Tel Aviv

"  l ments analytiques du travail de supervision d'une équipe thérapeutique dans une unité de soins intensifs pour jeunes enfants psychotiques et autistes" in *Confluences*, N 48, septembre 1998

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente Evelyne SÉCHAUD
Vice-Présidents Françoise BRELET-FOULARD, Dominique MAUGENDRE
Secrétaire général Jean-Claude ARFOUILLOUX
Secrétaire scientifique André BEETSCHEN
Trésorier Patrick MEROT
Président sortant Michel GRIBINSKI

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire André BEETSCHEN
Daniel WIDLÖCHER,
Laurence APFELBAUM
Jacques ANDRÉ, Jean-Philippe DUBOIS, Corinne EHRENBURG

DOCUMENTS ET DÉBATS

Responsable Françoise BRELET-FOULARD
avec la collaboration de : Jean-Yves TAMET et Bernard de la GORCE

IINSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX, André BEETSCHEN
Catherine CHABERT, Dominique CLERC-MAUGENDRE, Lucienne COUTY, Guy DARCOURT,
Roger DOREY, Bernard FAVAREL-GARRIGUES, Pierre FÉDIDA, François GANTHERET,
Edmundo GÓMEZ-MANGO, Wladimir GRANOFF, Michel GRIBINSKI, Christiane GUILLEMET,
Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Jean LAPLANCHE, Jean-Claude LAVIE,
Danielle MARGUERITAT, Dominique MAUGENDRE, Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY,
Henri NORMAND, Aline PETITIER, Robert PUJOL, Jean-Claude ROLLAND,
Guy ROSOLATO, Evelyne SÉCHAUD, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
Annie ANZIEU, Pierre FÉDIDA, Edmundo GÓMEZ-MANGO, Laurence
KAHN, Dominique MAUGENDRE, Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY,
Henri NORMAND, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Lucile DURRMEYER
Membre ex officia André BEETSCHEN, Evelyne SÉCHAUD
Membre représentant du Collège des titulaires Dominique CLERC-MAUGENDRE
Catherine DOCHE, Philippe CASTETS, Bernadette FERRERO, Sylvie de LAURE

MEMBRE D'HONNEUR

Pr Jean-Louis LANG 100, rue de Rennes - 75006 Paris 01 45 48 08 03

MEMBRES TITULAIRES

| | | |
|-------------------------------|---|----------------|
| Mme Annie ANZIEU | 7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris | 01 47 07 43 98 |
| Pr Didier ANZIEU | 7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris | 01 47 07 43 98 |
| Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX | 85, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris | 01 43 22 87 72 |
| Dr Claude BARROIS | 39, boulevard de Port-Royal - 75013 Paris | 01 43 37 72 96 |
| Dr André BEETSCHEN | 5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon | 04 78 28 54 57 |
| Pr Catherine CHABERT | 76, rue Charlot - 75003 Paris | 01 42 71 92 81 |
| Mme Dominique CLERC-MAUGENDRE | 82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris | 01 43 55 04 25 |
| Mme Lucienne COUTY | 15, rue de l'Estrapade - 75005 Paris | 01 43 26 02 75 |
| Pr Guy DARCOURT | 19, rue Rossini - 06000 Nice | 04 93 82 12 59 |
| Pr Roger DOREY | 121, rue de la Faisanderie - 75116 Paris | 01 45 04 50 19 |
| Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES | 44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux | 05 56 81 96 30 |
| Pr Pierre FÉDIDA | 3, rue du Regard - 75006 Paris | 01 42 22 07 61 |
| Pr François GANTHERET | 91, rue de Seine - 75006 Paris | 01 43 54 69 31 |
| Dr Edmundo GÓMEZ-MANGO | 150, avenue du Maine - 75014 Paris | 01 43 22 52 09 |
| Dr Wladimir GRANOFF | 5, avenue de Montespan - 75116 Paris | 01 47 55 65 47 |
| Dr Michel GRIBINSKI | 14, rue Barbette - 75003 Paris | 01 40 29 99 33 |
| Dr Christiane GUILLEMET | 15, rue Michel Ange - 75016 Paris | 01 45 27 39 74 |
| Pr Didier HOUZEL | 6, rue de l'Académie - 14000 Caen | 02 31 86 72 49 |
| Mme Laurence KAHN | 72, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris | 01 47 00 51 70 |
| Pr Jean LAPLANCHE | 55, rue de Varenne - 75341 Paris cedex 07 | 01 45 48 37 54 |
| Dr Jean-Claude LAVIE | 22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris | 01 42 97 48 55 |
| Dr Danielle MARGUERITAT | 26, rue Erlanger - 75016 Paris | 01 46 51 55 68 |
| Dr Dominique MAUGENDRE | 5, rue Alphonse Baudin - 75011 Paris | 01 43 57 51 77 |
| Mme Marie MOSCOVICI | 32, avenue Carnot - 75017 Paris | 01 42 27 16 32 |
| Dr Raoul MOURY | 27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris | 01 43 20 21 36 |
| Dr Henri NORMAND | 53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux | 05 56 44 06 64 |
| Dr Aline PETITIER | 118, rue de Vaugirard - 75006 Paris | 01 45 49 32 64 |
| M, J.-B. PONTALIS | 34, rue du Bac - 75007 Paris | 01 42 96 36 03 |
| Dr Robert PUJOL | 140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille | 04 91 53 41 79 |
| Dr Jean-Claude ROLLAND | 45, rue de la République - 69002 Lyon | 04 72 40 20 77 |
| Dr Guy ROSOLATO | 3, square Thiers - 75116 Paris | 01 45 53 36 89 |
| Mme Evelynne SÉCHAUD | 105, avenue Victor Hugo - 75016 Paris | 01 44 05 92 60 |
| Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER | 248, boulevard Raspail - 75014 Paris | 01 43 35 11 62 |
| Pr Daniel WIDLÖCHER | 248, boulevard Raspail - 75014 Paris | 01 43 21 52 45 |

MEMBRES SOCIÉTAIRES

| | | |
|-----------------------------|---|-------------------|
| Mme Viviane ABEL-PROT | 30, rue Vaneau - 75007 Paris | 01 47 05 86 02 |
| Mme Laurence APFELBAUM | 52, rue de Vaugirard - 75006 Paris | 01 40 51 26 24 |
| M. Gérard BONNET | 1, rue Pierre Bourdan - 75012 Paris | 01 43 40 68 70 |
| Dr Jean BOUSQUET | 13, place Dupuy - 31000 Toulouse | 05 61 63 68 95 |
| Pr Françoise BRELET-FOULARD | 74, rue du Coudray - 44000 Nantes | 02 40 74 79 20 |
| Dr Françoise CAILLE-WINTER | 103, avenue du Général M. Bizot - 75012 Paris | 01 46 28 43 53 |
| Mme Marie-José CÉLIÉ | 16, rue Lunain 75014 Paris | 01 45 45 40 80 |
| Pr Françoise COUCHARD | 61, avenue du Roule - 92200 Neuilly | 01 47 22 41 68 |
| M. Albert CRIVILLÉ | 132, boulevard du Montparnasse - 75014 Paris | 01 43 35 08 69 |
| Dr François DESVIGNES | 74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13 | 01 45 85 01 10 |
| Dr Catherine DOCHE | 16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux | 05 56 99 13 57 |
| Dr Judith DUPONT | 24, place Dauphine - 75001 Paris | 01 43 54 44 12 |
| Dr Lucite DURRMEYER | 27, rue des Cordelières - 75013 Paris | 01 47 07 63 42 |
| Mme Blandine FOLIOT | 11, square Jasmin - 75016 Paris | 01 45 24 52 37 |
| Dr Claudine GEISSMANN | 13, boulevard George V - 33000 Bordeaux | 05 56 98 29 85 |
| Mme Monique DE KERMADEC | 24, avenue Bugeaud - 75116 Paris | 01 47 04 23 32 |
| Dr Patrick LACOSTE | 59, rue du Parc - 33000 Bordeaux | 05 56 08 88 42 |
| Mme Monique LAWDAY | 13, rue Bouvier - 76300 Sotteville-les-Rouen | 02 35 72 14 70 |
| Dr Jacques LE DEM | 57, rue Boileau - 69006 Lyon | 04 78 89 11 50 |
| Dr Josef LUDIN | Meraner Str, 7 10825 Berlin Allemagne | 0049 30 853 46 67 |
| Dr Patrick MEROT | 13, avenue Charles V - 94130 Nogent sur Marne | 01 48 73 40 17 |
| Mme Agnès PAYEN-CRAPLET | 6, rue de l'Aude - 75014 Paris | 01 43 22 97 27 |
| Dr Josiane ROLLAND | 45, rue de la République - 69002 Lyon | 04 78 37 34 84 |
| Mme Monique ROVET | 32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris | 01 46 28 13 41 |
| Dr Jean-Yves TAMET | 63, rue Désiré Claude - 42100 Saint-Etienne | 04 77 41 32 61 |
| Mme Helena TENENBAUM | 2, rue Don Calmet - 54000 Nancy | 03 83 35 00 77 |
| Dr Felipe VOTADORO | 5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris | 01 43 35 12 06 |

MEMBRES HONORAIRES

Pr Bernardo ARENSBURG - Mme Nicole BERRY
Dr Colette DESTOMBES - Pr Roland DORON - Mme Gabrielle DUCHESNE
Dr René GELLY - Dr Bernard JOLIVET - Dr Marianne LAGACHE
Dr Elisabeth LEJEUNE - Dr Arnaud LEVY

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél : 01 43 29 85 11, fax : 01 43 26 13 46